

MUSIQUE

Jordi Savall,
le perfectionniste
Page E 5



CINÉMA

Un voyage diablement
séduisant
Page E 11

LE DEVOIR

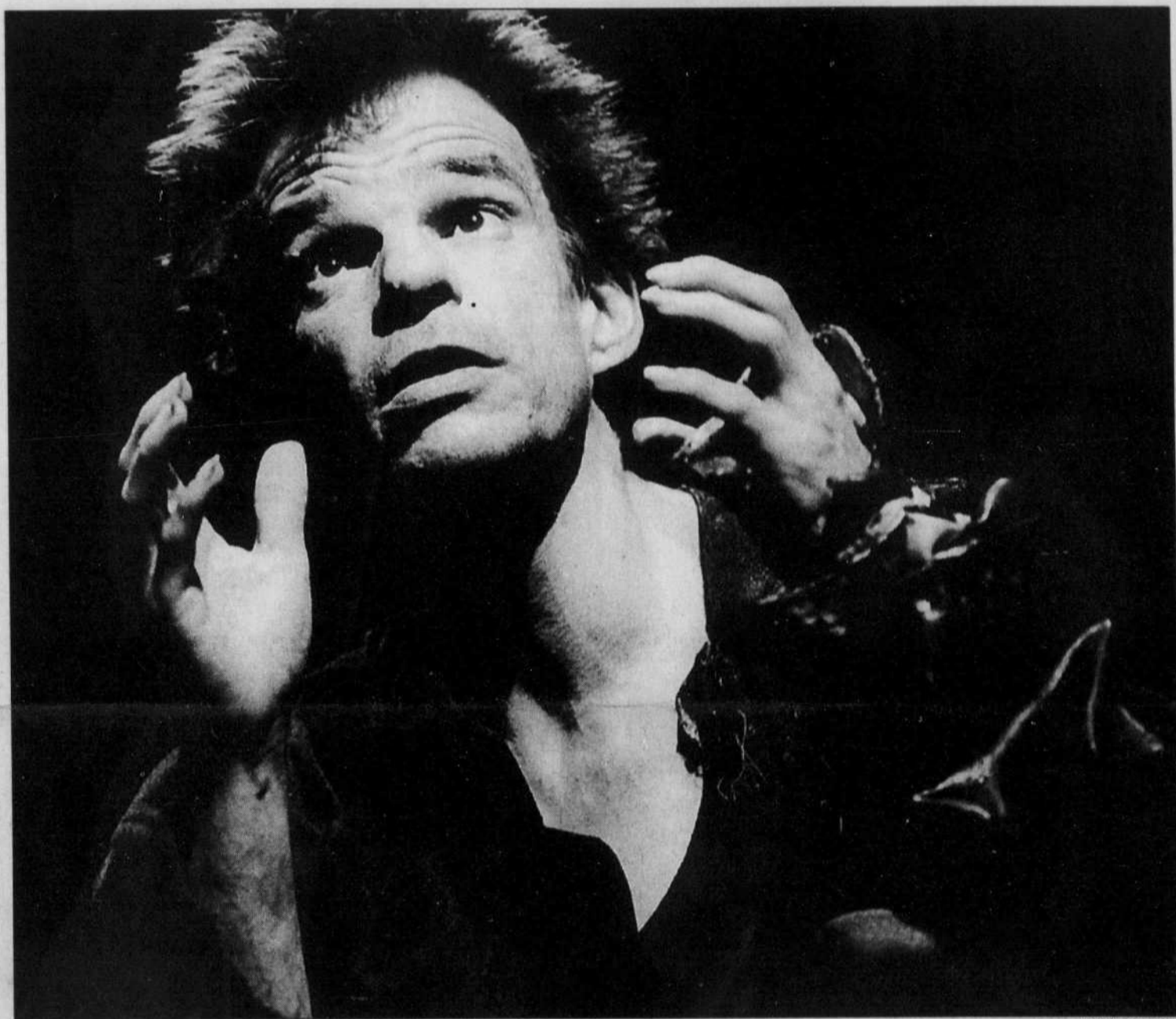
CULTURE



Requiem pour un homme seul

Le comédien
français
Denis Lavant
à l'Usine C
dans un Koltès
bouleversant

L'œuvre de Bernard-Marie Koltès est une sorte de grand cri déchirant devant la déshumanisation du monde. Et le metteur en scène Kristian Frédrik a fait de *La nuit avant les forêts* une véritable mise à nu. Une mise à mort, en fait...



GUY DELAHAYE

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

« Plus je relisais le texte de *La nuit avant les forêts*, de Bernard-Marie Koltès, raconte le metteur en scène français Kristian Frédrik, plus s'imposait la silhouette d'un personnage de Giacometti, celle de l'homme qui chavire. Et plus je voyais Denis Lavant dans ce rôle... »

Frédrik, qui dirige la petite compagnie des Lézards qui bougent, à Bayonne, dans le pays basque, ne s'est pas arrêté là. Il a gagné Lavant à son projet et il a aussi contacté un sculpteur (Ousmane Sow), une chorégraphe (Laurence Levasseur), un scénographe (Bruno Lahontaa), un architecte de la lumière (Yannick Anché) et le dessinateur, bédéiste et cinéaste Enki Bilal. Tout ce beau monde, Lavant en tête, a mis sur pied une machine théâtrale redoutable. Partout, la presse française est unanime et parle d'un spectacle d'exception. Et voilà que cette presque production-culte s'amène à Montréal...

Un visionnaire

C'est la troisième fois — on en est à la deuxième série de reprises depuis la création en 2000, à Bayonne — que Denis Lavant entre dans la peau de ce personnage de théâtre halluciné déchiré par la solitude. Le locuteur de *La nuit*

avant les forêts, de Bernard-Marie Koltès, est un être révolté. Un homme amer qui déambule jusqu'au bout de la nuit dans une ville anonyme. C'est un enragé que le metteur en scène Kristian Frédrik fait marcher sous la pluie battante « à la recherche d'un ange au milieu de ce bordels », à la recherche d'un sens à son existence et à l'existence tout court. Pendant une heure quarante, cet homme dont on ne saura jamais le nom crie sa solitude, sa rage et son désir inassouvi dans une seule et unique longue phrase en draguant un inconnu qui vient de disparaître à l'angle d'une rue.

Cette production de *La nuit avant les forêts* a suscité partout des commentaires dithyrambiques, il faut le souligner encore tellement le dossier de presse est riche et touffu. Lavant l'aura jouée au total plus de 100 fois et le volet international de la présente tournée l'amènera ici à l'Usine C, du 6 au 12 mai, dans le cadre du Festival international de la littérature, avant de prendre la route pour Ottawa, Varsovie, Wrocław et Prague.

Le comédien — qu'on connaît surtout ici pour ses rôles dans les films de Léos Carax — et le metteur en scène — Kristian Frédrik montrait déjà une version remarquée de *Dans la solitude des champs de coton* de Koltès en 1994 — ont répondu à nos questions, une heure à peine avant le lever de rideau, alors qu'un violent orage — tiens, tiens... — frappait la ville du Mans...

« Le texte de Koltès met en scène une parole solitaire, explique d'abord Lavant, c'est un matériau extrêmement dense, bien particulier. C'est en fait une seule longue phrase sans ponctuation qu'il a écrite en 1977... ce qui nous fait voir à quel point ce type était un visionnaire parce que le monde déshumanisé qu'il décrit de façon si lucide ressemble beaucoup à celui dans lequel nous vivons aujourd'hui. Je suis d'ailleurs très curieux de voir comment les Québécois vont recevoir ce texte parce qu'il me semble tellement bien décrire la société française... » Lorsque je lui raconte que Brigitte Haentjens et James Hyndman ont connu beaucoup de succès, il y a quelques années, avec leur version de ce Koltès présentée dans un *tourist room* converti en hôtel de passe, Lavant ajoute que l'idée est très bonne — « C'est une des deux situations de base dans lesquelles l'auteur demande de situer la pièce » — et qu'il a d'ailleurs vu des versions fort différentes de *La nuit*..., dont une à plusieurs voix. Et nous revenons au texte de Koltès.

«Contaminé»

« Ce texte, c'est une partition. Une respiration qu'il faut s'approprier pour arriver à le "proférer", à le crier, à le cracher violemment même parfois. Mais comme j'ai eu l'occasion de travailler le personnage à plusieurs reprises, je dirais que l'interprétation a mûri. Elle est devenue plus fluide et j'ai pu y greffer mon expérience de comédien et

mon expérience de vie aussi. Surtout que la mise en scène de Kristian Frédrik est implacable. Je reçois vraiment des trombes de pluie sur la tête; je suis littéralement imbibé d'eau même si la pluie arrête parfois. Mon costume est détrempé... Je joue donc dans l'inconfort. Dans une précarité qui sied bien au personnage. »

C'est là-dessus que je lui demande si le fait de jouer un tel personnage une centaine de fois n'est pas trop difficile à porter... et qu'il s'empourte presque.

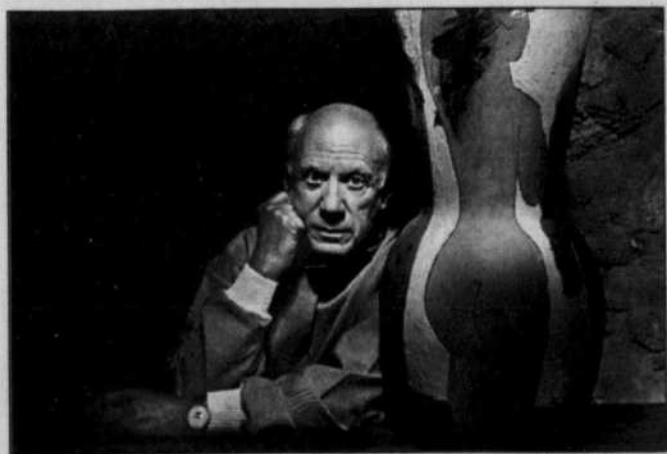
« Vous savez, j'ai l'habitude des personnages extrêmes. Et il ne faut pas jeter un regard complaisant sur le comédien: c'est un boulot, quoi! Et moi, comme comédien, je supporte ce que je veux bien supporter, c'est tout... L'acteur n'est pas possédé par son rôle; il fait son boulot d'acteur et il n'endosse le personnage que lorsqu'il le joue. D'ailleurs, dans ce cas-ci, je dirais que je suis moins influencé par le personnage que par la pensée de Koltès. C'est un enrichissement de jouer un tel texte! Une telle pensée, une telle humanité, c'est un truc qu'on veut partager avec le plus de gens possible. Et, oui, je veux bien être le relais, être "contaminé" par Koltès et incarner son appréhension du monde... »

Pause. Dans le téléphone, nos voix se réverbèrent en écho. L'orage, peut-être. Puis ça revient. Lavant poursuit.

VOIR PAGE E 3 : LAVANT

EXPOSITIONS

Picasso l'ouvrier potier



SOURCE MNBAQ

Du 6 mai au 29 août, *Picasso et la céramique* s'arrête à Québec, avant de prendre l'affiche à Toronto puis à Antibes

DAVID CANTIN

Qui ne connaît pas le nom de Pablo Picasso? Toutefois, qui serait prêt à affirmer qu'il s'agit du plus grand céramiste du vingtième siècle? Pour Léopold L. Foulem, céramiste canadien de renom, et Paul Bourassa, conservateur aux expositions au Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ), ce volet a trop souvent été négligé lorsqu'on regarde d'un peu plus près l'univers du maître de Vallauris. Il fallait sans doute remédier à une telle lacune. Ainsi, du 6 mai au 29 août, l'exposition *Picasso et la céramique* s'arrête d'abord à Québec, avant de

prendre l'affiche à Toronto (dès l'automne, au University of Toronto Art Center) de même qu'à Antibes (au Musée Picasso en 2005).

Le Musée national des beaux-arts de Québec vient, encore une fois, de créer l'événement. Après le succès de *De Millet à Matisse* (plus de 85 000 visiteurs), *Picasso et la céramique* risque de dépasser ces chiffres au cours de la période estivale. Selon Paul Bourassa, le public découvrira « la contribution majeure du peintre en lien avec l'histoire de la céramique ». « Jusqu'alors, ajoute Bourassa, l'œuvre céramique de Picasso avait souvent été mal comprise, négligée, voire dénigrée ou du moins traitée avec désinvolture. À l'aune de son travail de sculpteur, par exemple, la céramique a souvent été analysée de façon marginale. »

En tout, une centaine d'œuvres prendront place dans la salle 4. Des assiettes, des vases, mais aussi des dessins, ainsi que des affiches se mêleront à un décor aux couleurs de la Mé-

diterranée. Mais qui a bien pu avoir l'idée d'un projet aussi ambitieux? Comme l'explique le conservateur aux expositions, « depuis 25 ans, Léopold L. Foulem mène des recherches significatives tout en rassemblant un vaste fonds documentaire sur le sujet. Il fallait, par contre, arriver à convaincre la famille puisque, sur une production estimée à près de 4500 pièces originales, c'est à peine le dixième de l'œuvre céramique de Picasso qui est directement accessible. Heureusement, Claude Ruiz-Picasso [le fils] et Paloma Picasso-Thévenet [la fille] ont accepté de parrainer la présentation de l'exposition, ainsi que la publication du catalogue. »

Sur l'envers et sur l'endroit

Dès la jeune vingtaine, Picasso s'intéresse à la

VOIR PAGE E 2 : PICASSO

Culture

CHANSON

Un bien beau métier

Ils avaient tous deux vingt ans quand ils gagnèrent à Granby, Luc de Larochellière en 1986, Pierre Lapointe en 2001. Larochellière lance ces jours-ci son sixième album, *Quelque chose d'animal*, en même temps que Lapointe baptise son premier, éponyme. Les deux disques sont d'égale valeur, riches de paroles et de musiques à la fois sensées et senties. *Le Devoir* les a réunis autour d'une table pour causer métier

SYLVAIN CORMIER

Ils arrivent à l'appartement presque en même temps. D'abord Luc de Larochellière, auteur-compositeur-interprète, lauréat du Festival de la chanson de Granby il y a 18 ans, cinq albums et pas mal de succès au curriculum, un sixième tout neuf en main. Puis Pierre Lapointe, auteur-composi-

teur-interprète aussi, lauréat à Granby il y a trois ans, un premier album tout neuf en main. Lancements la semaine prochaine. Luc et Pierre se connaissent: ils ont fait ensemble la tournée des lauréats de Granby, et Luc a souvent invité Pierre à ses fameux jams du Verre Bouteille et des FrancoFolies. L'un

à côté de l'autre, ils détonnent. Luc fait grand frère, tout sourire, très à l'aise dans sa veste de cuir. Pierre fait p'tit cousin à la mode, serré dans son manteau longuet, élégant.

Luc saisit les albums déposés sur la table et les retourne. «Avez-vous vu?» Chaque verso montre un coin de pièce vide, presque du même angle. Sur fond vert pour Lapointe, rouge pour Larochellière. Il n'y a pas de hasard, concluons-nous: cette rencontre devait avoir lieu. Question bête de départ: contents de vos disques, les gars? «Ça correspond à mes attentes, répond Pierre. Ça ressemble

VOIR PAGE 5: MÉTIER



Luc de Larochellière et Pierre Lapointe.

SUITE DE LA PAGE E 1

ceramique. En 1901, il travaille à ses premiers projets en compagnie du céramiste, joaillier et sculpteur basque Paco Durrio, sous l'influence d'un dénommé Paul Gauguin. Trente ans plus tard, il renoue avec cette discipline artistique en collaboration avec Jean Van Dongen. Par contre, ce n'est qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à l'atelier Madoura à Vallauris, que Picasso entreprend une démarche beaucoup plus intense où il expérimente à sa guise. A cette époque, il crée le *Grand vase aux danseurs et musiciens* (1950) ou encore le *Grand vase aux femmes voilées* (1950). Picasso puise à toutes les sources disponibles, alors qu'il s'empare de poteries culinaires traditionnelles de Vallauris. La rencontre avec George et Suzanne Ramié sera aussi déterminante. Sur le plan formel, le très célèbre créateur s'inspire de prototypes plastiques empruntés aux céramiques tant préclassiques et classiques grecques que précolombiennes et traditionnelles françaises. «Il travaille par appropriation, puis transformation de l'objet en image et en concept», explique Bourassa. Il a su utiliser et synthétiser les sources historiques et les notions propres à la céramique pour créer une œuvre singulière qui représente une contribution majeure à l'histoire même de la discipline.

Pour la plupart de ses innovations, le peintre utilise des plats, des pichets ou encore des cruches, qu'il s'approprie en approfondissant les idées de volume et de surface.

PICASSO

De plus, toujours à l'atelier Madoura, il travaille sur la plasticité de la pâte céramique. Ainsi, Picasso déforme des bouteilles ou élabore des effets de texture. Avec certains plats, il s'exerce tant sur l'envers que sur l'endroit. Toujours selon le conservateur du MNBAQ, «tout au long de ces années [une fréquentation de plus de soixante-dix ans avec cette discipline], la céramique a permis à Picasso de répondre à ses aspirations de travailleur de l'art. Il laissera en héritage un œuvre immense. Dès 1948, il faut comprendre qu'il avait poussé au maximum les possibilités techniques dans ses assemblages de formes et qu'il devait alors opérer un repli vers des pratiques moins téméraires. Il s'emploiera plutôt à exploiter les prototypes céramiques préexistants, à puiser dans l'histoire et à développer les concepts propres à la discipline».

En ce qui concerne le concept de l'exposition, il fallait tout de même arriver avec un scénario original pour que la famille décide de prêter un bon nombre d'œuvres. Grâce aux analyses sérieuses de Léopold L. Foulem et à l'appui du Gardiner Museum of Ceramic Art de Toronto, Bourassa met également en valeur le fait que «Picasso aura permis à la céramique de dépasser le stade du contenant pour atteindre un véritable contenu, de devenir un art qui ne s'adresse plus uniquement aux sens, mais à la raison et à l'intelligence».

De plus, Picasso et la céramique suit quatre grands axes. Tout d'abord, un survol chronologique. Ensuite, un respect du genre qui permettra à Picasso de transgresser certaines limites. En troisième lieu, l'inspiration au fil de l'histoire de la céramique. Finalement, l'innovation sur le plan conceptuel. Plusieurs pièces risquent d'impressionner le public, sans doute nombreux, au cours des prochains mois. Sur *Vase avec mains tenant des poissons* (1929), le poisson devient une méta-

phore de l'objet lui-même et la difficile maîtrise de sa mise en forme. Quelques assiettes montrent aussi l'attachement de l'artiste à la tradition du noir et blanc, à l'aide d'exemples chinois, iraniens ou autrichiens. Sur certains carreaux, Picasso reprend le thème de la femme, de la colombe ou de l'âne.

«Il s'intéresse aussi, ajoute Bourassa, aux civilisations anciennes, et du côté de la céramique, cet intérêt le porte vers les modèles étrusques et chypriotes. Picasso pratique aussi souvent une sorte d'hybridation des traditions. Pour réaliser le motif de tête de faune surmontée d'une chouette, il utilise les anses qui devaient à la fois les ailes de l'oiseau et les cornes du dieu champêtre [Chouette avec tête de faune, 1948 ou 1949].»

Avant de rejoindre un groupe du Gardiner Museum of Ceramic Art de Toronto qui s'intéresse de près au montage de l'exposition, Paul Bourassa mentionne l'ambiguïté existant entre œuvres éditées et œuvres originales chez Picasso. «Le vœu le plus cher de Picasso est qu'on puisse reproduire industriellement ses poteries comme on tire une eau-forte. De plus, une certaine confusion a longtemps régné quant aux éditions, notamment à cause des variations dans les identifications, les tampons, les tirages et la présence ou non de numérotation. D'ailleurs, un catalogue raisonné des céramiques de Picasso est toujours attendu.» Le magnifique catalogue qu'a conçu le MNBAQ signale déjà certaines pistes à suivre. Sans contredit, Picasso et la céramique fera date dans l'histoire de l'institution du parc des Champs-de-Bataille.

PICASSO ET LA CÉRAMIQUE

Au Musée national des beaux-arts du Québec, parc des Champs-de-Bataille. Du 6 mai au 29 août.

RÉCITAL D'ORGUE

Organiste
M. GILLES LECLERCChapelle
des Frères Maristes
14, Chemin des Patriotes Est
St-Jean-sur-Richelieu (Iberville)
(autoroutes 10 et 35)
Dimanche
le 2 mai à 20 h 00

Entrée libre - Projection sur écran

mai
(festival, arts interculturels)
3 888, rue Avenue-Réseau
Téléphone: 1-800-338-8888
www.mai-qc.ca

musique
Le Festival Accès Asie présente:
L'Ensemble Kiyoshi Nagata (Toronto), Gapa (Montréal) + artistes invités

Tempête du printemps
7 - 8 mai, 20h
Billets: 15\$ - 12\$

Ne manquez pas!
fête
5e anniversaire du MAI
6 mai, 17h

Montréal LE DEVOIR MIBROD

Le MAI remercie l'Université Concordia, le ministère de la Culture et des Communications du Québec, l'Institut Québec et Georges Lacombe Optique.

Hydro Québec présente

PRO MUSICA

SÉRIETOPAZE
parrainée par
Cité de Montréal
Société d'énergie

Billets: 22\$, 10\$
(taxes et redevance en sus)

Dimanche, 9 mai 2004
11 h

MANELI PIRZADEH, piano

Romance, op. 28 n° 2, de Schumann
Sonate en ut majeur, Hob. XVI/50, de Haydn
Andante Spianato et Grande Polonaise brillante, op. 22, de Chopin
Études Tableaux, op. 39, nos 1, 2, 3, 4, 7, 8, 9, de Rachmaninoff

PRO MUSICA
Renseignements: (514) 845-0532
Site web (www.promusica.qc.ca)

Atelier d'éveil musical pour enfants
de 5 à 10 ans, pendant les concerts
Coût 3\$/enfant (max. 35 enfants)

Cinquième salle
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service.

Saison 2003-2004

CONSTANTINOPOLE
Kiya Tabassian, direction artistique

Découverte de l'Année - Prix Opus 2003

De Castille à Samarkand
Jeudi, 6 mai 2004, 20h00

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau

Information / réservation
(514) 987-6919

LE DEVOIR

ECMLive

Ensemble contemporain de Montréal

OPERA ELIA

18H30 CONCERT HOMMAGE
au 60^{ème} anniversaire du Conservatoire de musique de Montréal
Impromptu de Yves Daoust
Brigitte Poulin et David Cronkite, pianos
Chute-Parachute de Michel Gonneville
Jacynthe Riverin, piano
Les vertiges de S. de Serge Provost
Yegor Dyachkov, violoncelle

19H15 ENTRACTE-BOUFFE

20H00 OPÉRA ELIA
Création de SILVIO PALMIERI
Poèmes de Daniele Pieroni

Mardi 4 MAI 2004
Salle Pierre-Mercure, CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

RESERVATION 987.6919 INFO 524.0173 www.ecm.qc.ca

Saison 2003-2004

LES BORÉADES
Francis Colpron - directeur artistique

DEUTSCHE CONCERTI
21 mai 2004 :: 20h00
Concertos et suites concertantes de Bach et Telemann
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue St-Paul Est, Vieux-Montréal

Saison 2004-2005
J'écoute... moi non plus

LE VENDREDI 17 SEPTEMBRE 2004
SOURIRE FRANÇAIS
Humour en musique: Mouret, Bernier, Corrette et Racot de Granval
avec la très réputée soprano Karina Gauvin

LE VENDREDI 12 NOVEMBRE 2004
CHARPENTIER INSTRUMENTAL
Sonate à 8, Concert à 4, nuëls, etc.

LE JEUDI 24 FÉVRIER 2005
SENSIBILITÉ 1750
Œuvres de W.F. Bach, C.P.E. Bach et Johann Friedrich Gräfe
avec le flûtiste hollandais Marten Root

LE JEUDI 21 AVRIL 2005
LA TEMPÊTE ET LE CHARDONNET
Les six concertos pour flûte de l'opus X d'Antonio Vivaldi

Pour information et abonnement: LES BORÉADES DE MONTRÉAL
T: 514.634.1244 :: www.boreades.com :: info@boreades.com

Les Voix humaines
Susie Napper & Margaret Little
violes de gambe

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400 est rue Saint-Paul
saison 2003-2004

Fantasy in Blue

PURCELL & GERSHWIN
«Blues» d'hier et d'aujourd'hui

Rinat Shaham
(NEW YORK)
SOPRANO

Jay Bernfeld
(PARIS)
DESSUS DE VIOLE

et les ensembles **Fuoco e Cenere:**
Patricia Laval (PARIS) FLÛTE A BEC
Carol Lewis (BOSTON) VIOLE TENOR
et **Les Voix Humaines:**
Susie Napper et Margaret Little
BASSES DE VIOLE

Nouvelle date
Le mardi 4 mai 2004 à 20h00
billets: 25\$/15\$ (514) 842-2112 • www.lesvoixhumaines.org

Culture

LAVANT

SUITE DE LA PAGE E 1

«Je reviens à votre question sur l'acteur... Au théâtre, le comédien est en contact avec le public. Il y a le texte, la mise en scène, l'environnement, mais il y a aussi ce contact qui donne lieu à une sorte de métamorphose commune. Tout se dévoile, tout se transforme dans un même temps, dans un même espace commun. C'est d'autant plus fort que tout cela est éphémère et n'arrive que cette fois-là... contrairement au cinéma où, là, on est scotché à vie sur la pellicule. En ce sens, le cinéma est beaucoup plus pernicieux parce que l'acteur y reste figé dans son rôle. Alors qu'au théâtre, ça évolue constamment.»

Kristian Frédéric — qui a pris l'habitude, avec ce Koltès, d'assister à chacune des représentations

des spectacles qu'il met en scène — renchérit là-dessus. «Il y a une très nette évolution du spectacle depuis le début et c'est normal puisque nous faisons du spectacle vivant. D'autant plus que le texte de Koltès est éternel et qu'il s'y rajoute des couches de sens avec les années.» Il aurait pu ajouter aussi, comme il l'a fait à plusieurs reprises avec des journalistes français, qu'il ne tient pas vraiment à en dire plus parce qu'il faut que le spectateur soit «vierge de tout».

Il y aura là-dessus un autre brouillage téléphonique et ce sera déjà la fin. Les deux complices revendiquent le temps qui reste avant le début de *La nuit...* pour se glisser dans leur bulle. On les comprend. Il faudra donc attendre jeudi prochain à l'Usine C pour en savoir davantage...

TAVERNES

D'Alexis Martin. Mise en scène: Daniel Brière. Scénographie: David Gaucher. Costumes: Meredith Caron. Éclairages: Martin Labrègue. Musique: John Rea. Avec Alexis Martin et Marc-André Charron. Présenté par le Nouveau Théâtre Expérimental à L'Espace Libre jusqu'au 15 mai.

SOPHIE POULIOT

Que peuvent avoir en commun un juif hassidique, un travesti, un poète dont les vers cariburent aux verres et *The Incredible RubberMan*? Ce sont tous des personnages inspirés par des individus qu'Alexis Martin a rencontrés dans diverses tavernes. La conscience du moment présent étant peut-être, comme le soutient Virginia Woolf, la chose la plus effrayante qui soit, chacun de ces personnages cherche à se construire un présent plus heureux, réconfortant. Cela s'opère à travers l'alcool, bien sûr, mais aussi en fabulant, en s'exposant, en poétisant la réalité ou en la démontant, en se transformant ou plus simplement en se racontant.

C'est d'ailleurs un fabuleux talent de conteur que possède Alexis Martin, qui incarne, à lui seul, au sein d'un ingénieux décor de bar recelant plusieurs entrées, toutes ces icônes. L'auditoire suit chacun de ses gestes, attend chacune de ses paroles, avide d'en saisir toute la portée. Chacun de ses protagonistes se distingue par sa façon particulière de s'exprimer. Tics, accents, attitudes et timbres de voix viennent donc s'ajouter aux costumes, simples mais efficaces, de Meredith Caron. Et le tout est d'une irrésistible drôlerie.

Par exemple, le receleur de vêtements volés, fabulateur affi-

THÉÂTRE
Ode aux hommes



Alexis Martin dans *Tavernes*.

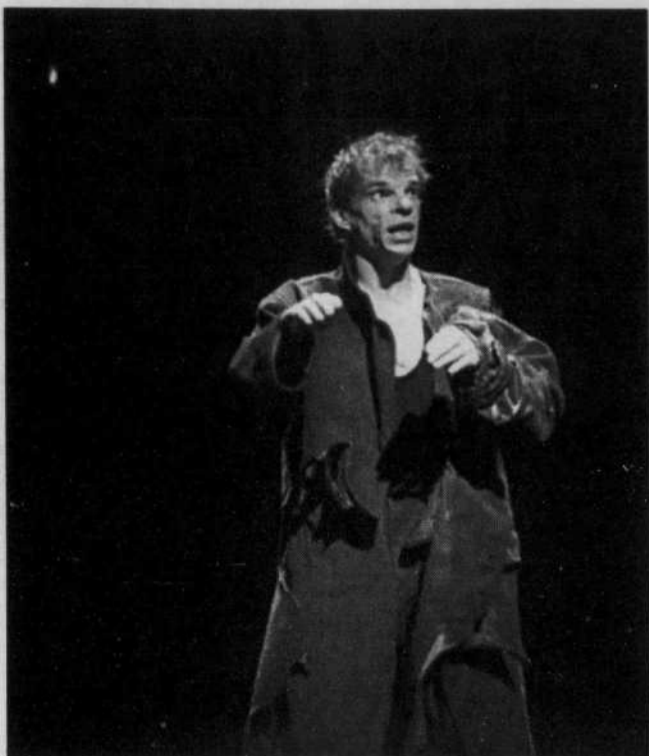
GILBERT DUCLOS

Pourtant, Martin a l'intelligence de ne pas trop appuyer les accents, patois et déformations linguistiques, de sorte que le tout demeure fin et précis.

Là où il y a peut-être excès, par contre, c'est dans le jeu non verbal. En effet, quelques personnages y vont de chorégraphies plus ou moins élaborées qui semblent n'avoir d'autre fonction que de semer l'hilarité. À l'opposé, le texte et l'interprétation servent la double fonction de déclencher le rire et de camper les différentes figures dans leur univers respectif, univers variés et complexes qui font tout l'intérêt de *Tavernes*. Car cette mosaïque humaine s'avère tantôt attendrissante, tantôt cocasse, tantôt génératrice de réflexions. À ce titre, citons le travesti issu d'une famille de pêcheurs qui n'aspire qu'à flotter à son aise au-dessus de toute catégorisation sexuelle. Et ce juif hassidique qui «traverse la rivière» en se frottant pour la première fois à la culture québécoise non juive et qui soutient qu'il n'y a de pire destin que d'être semblable aux autres sans être pareil à eux, principe admirablement illustré par une prestation de karaoké en hébreu. Un exemple parmi d'autres du caractère extrêmement fécond de la collaboration entre Alexis Martin et Daniel Brière, qui assure la mise en scène du spectacle.

chant une patente tendance à la paranoïa, s'exprime dans une langue colorée, réalistement maladroite et parfaitement hilarante. Tout aussi savoureux s'avère le comédien retraité qui vomit sa hargne sur tout ce qui est

contemporain: «Je suis celui qui déteste, celui qui punit et j'ai toujours raison», avoue-t-il presque candidement. La langue qu'il emploie est fielleuse, son français, riche, autant qu'est abimé celui d'autres personnages.



Denis Lavant dans *La nuit avant les forêts*, de Koltès.

LES MOUTONS NOIRS PRÉSENTENT

IMAGO

27 AVRIL AU 22 MAI

DE MARIE-CHRISTINE LÉ-HUJU
AVEC LA COLLABORATION DE KEVIN MCCOY
MISE EN SCÈNE NORMAND DANEAU
AVEC LA COLLABORATION DE MARIE-CHRISTINE LÉ-HUJU
AVEC JEAN MAMEUX + KEVIN MCCOY + ANDRÉE VALCHON
EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE

RESERVATIONS (514) 523-2246
4559, PAPINEAU (COIN MONT-ROYAL)
www.theatrelalicorne.com

Après *Motel Hélène*
et 24 poses (portraits)

AVEC Norm

Texte Serge Boucher
Mise en scène René Richard Cyr
Assistance à la mise en scène et répétiteur Pierre Pirozzi
Régie Marie-Hélène Dufort

Avec
Sandrine Bisson
René Richard Cyr
Louison Danis
Benoît McGinnis

Les concepteurs
Réal Benoit
Marie-Pierre Fleury
Etienne Boucher
Alain Dauphinais
Normand Blais
Angelo Barsetti

Une création du
Théâtre d'Aujourd'hui
le théâtre de la création québécoise
3900, rue Saint-Denis, Montréal
www.theatredaujourd'hui.qc.ca
michon René Richard Cyr, Jacques Vézina
(514) 282-3900

en collaboration avec
Hydro Québec

Représentation
dimanche 2 mai à 15h

Du 20 avril
au 15 mai 2004

« À ne pas manquer ! Un véritable coup de poing sur la gueule (...) Benoît McGinnis est extraordinaire... souligné par une ovation monstre. »
« Une pièce percutante, d'une justesse absolue, Benoît McGinnis est un comédien de haut vol. »
« Très très bon. Très fort. On en sort sonné. »
« Serge Boucher... une voix très puissante de la dramaturgie contemporaine. Les quatre interprètes sont remarquables. »
« Texte troublant. Benoît McGinnis est merveilleusement crédible. Un tour de force. »
« Un spectacle qu'il faut absolument voir. Ça nous prend directement à la gorge. »
« ... brillamment jouée. Pas une fausse note... époustouflant. »

THÉÂTRE
DENISE PELLETIER

www.denise-pelletier.qc.ca

Cliquez sur notre saison 2004-2005

L'Homme de la Mancha
Livret : Dale Wasserman; musique : Mitch Leigh; paroles : Joe Darion; adaptation française : Jacques Brel - Mise en scène : René Richard Cyr
Les Productions Libretto

Les Jumeaux vénitiens
de Carlo Goldoni
librement adaptés et mis en scène par Jean-Guy Legault

2^e partie
Le Comte de Monte-Cristo
d'Alexandre Dumas père
Adaptation : Elizabeth Bourget - Mise en scène : Robert Bellefeuille

L'Aigle à deux têtes
de Jean Cocteau
Mise en scène : Marie-Thérèse Fortin
En coproduction avec le Théâtre de la Manufacture

HORS SAISON
Scrooge d'après A Christmas Carol de Charles Dickens
Texte et mise en scène : Jean-Guy Legault - Une production du Théâtre des Ventriculaires
Abonnés : tarifs privilégiés pour Scrooge et la Salle Fred-Barry

Choisissez 5 spectacles et obtenez-en un gratuit!

Hydro Québec

RENSEIGNEMENTS ET BILLETTERIE
(514) 253-8974

www.denise-pelletier.qc.ca

USINE C
ET LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE PRÉSENTENT

LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS
AVEC DENIS LAVANT

6 AU 12 MAI
DE BERNARD-MARIE KOLTÈS
COMPAGNIE LÉZARDS QUI BOUGENT (FRANCE)
MISE EN SCÈNE KRISTIAN FREDRIC DECOR / COSTUMES ENKI BILAL

USINE C 521.4493 • ADMISSION 790.1245 • WWW.USINE-C.COM

Culture

www.gesu.net
CENTRE DE CRÉATIVITÉ
ÉVÉNEMENT JEUNESSE
● arts visuels
● théâtre
● café littéraire
1er au 26 mai 2004
514 861 4378

Codes d'accès

1er mai à 20h30 / 2 mai à 16h
billetterie: 525-1500
www.tangente.qc.caTangente
DANSE CONTEMPORAINE

DANSE

Voyage dans la mémoire

L'ex-soliste des Grands Ballets canadiens Gioconda Barbuto revisite son solo *Respiro*, porté par la voix de sa mèreFRÉDÉRIQUE DOYON
LE DEVOIR

«*Tout commence par le souffle et finit par le repos.*» Ces quelques mots rappellent une loi implacable de l'existence, mais il s'agit surtout de la réflexion qui a servi de point de départ à la création de *Respiro* — qui signifie d'ailleurs à la fois souffle et repos en italien —, solo de Gioconda Barbuto, présenté à Tangente cette semaine.

Ce souffle est celui de sa mère, Sara, qui entonnait de sa belle voix rauque, alors que Gioconda était enfant, poèmes et chansons folkloriques du sud de l'Italie. «*La voix de ma mère qui a toujours été une inspiration pour moi*, confie la chorégraphe et danseuse, *parce qu'elle est profonde, magnifique et pleine de souffle. Le simple moment où elle prenait une longue inspiration m'inspirait. Je voulais danser de la manière dont elle chantait pour l'honorer.*» Elle a donc enregistré chansons et poèmes de Sara, que le compositeur et concepteur sonore Michel Drapeau a enrichi de segments musicaux.

Quant au repos de *Respiro*, ce pourrait être celui de Tristan, neveu de la danseuse et choré-

graphe, décédé l'été dernier d'un cancer. «*C'était naturel qu'il prenne part à ce solo*», indique-t-elle. Quand elle a retrouvé un enregistrement de sa voix alors qu'il avait un an, il est devenu impératif qu'elle l'intègre dans la trame sonore de sa pièce, au même titre que les chants de sa mère. *Respiro* est d'ailleurs dédié à Tristan.

L'ex-soliste des Grands Ballets canadiens (GBC) avait déjà livré une version courte de cette chorégraphie dans le cadre de la tournée *Margie Gillis et ses amis* en 1997. À l'époque, *Respiro* tournait surtout autour du souffle de Sara. Elle souhaitait recréer le solo pour en faire une œuvre plus imposante, à la fois personnelle et universelle. «*En voulant élargir le spectre de la pièce, c'est finalement ma propre vision des choses et de la vie qui s'est élargie parce que l'expérience de récréation m'a fait faire des recherches et m'a beaucoup nourrie. Ce fut un superbe voyage qui s'est transcrit émotionnellement dans les mouvements.*»

Un souffle d'enfer

Mais *Respiro* ne traite pas tant du passé de la danseuse. Celle-ci préfère parler d'*imagination*, de *mémoire*, de *présence d'absence* — celle de sa mère, de son neveu

et de bien d'autres, car ça peut être la petite histoire de n'importe qui en fait. C'est un paysage émotionnel de plusieurs histoires.»

On n'avait pas vu Gioconda Barbuto sur les scènes québécoises depuis *Soleil noir* en 1996, projet chorégraphique mené avec Anick Bissonnette et Louis Robitaille dans la foulée de son départ des Grands Ballets. Cette même année, elle recevait le prestigieux prix Clifford E. Lee en reconnaissance de son travail chorégraphique, qui figure au répertoire d'importantes troupes canadiennes dont les GBC, l'Alberta Ballet, les Ballets jazz de Montréal et le Ballet Jörgen.

Après 16 années passées au sein de la troupe montréalaise, où l'on a découvert sa fine intelligence et son sens théâtral aiguisé, la danseuse connaît une seconde vie alors qu'elle est invitée à se joindre au Nederlands Dans Theatre III (NDT) des Pays-Bas en 1998. Jiri Kylian, qui a longtemps dirigé la compagnie renommée de La Haye (il en est toujours le chorégraphe résident), venait alors de fonder cette troisième entité (après le NDT I, compagnie principale, et le NDT II, consacré à la relève), destinée aux danseurs de plus de 40 ans.



MICHAEL SLOBODIAN

Gioconda Barbuto dans *Respiro*, présenté à Tangente cette semaine.

«*J'étais tellement surprise et contente*», se rappelle la danseuse qui entre dans sa sixième année au NDT III. Entre les productions, elle continue de monter ses propres projets chorégraphiques. «*C'est merveilleux d'avoir l'occasion de continuer à danser de cette manière et de travailler avec des gens remarquables*, souligne-t-elle. Jiri Ky-

lian m'a beaucoup inspiré. J'ai l'impression d'aller de l'avant, de découvertes en découvertes. C'est très excitant. Et ça tient mon désir de danser et de créer en vie.»

Gioconda Barbuto a donc un souffle d'enfer. Le temps du repos n'est certes pas encore venu. L'immense défi que représente pour elle le solo de longue haleine *Respiro* en est la preuve. Mais avant

d'entrer sur scène, elle prendra une grande inspiration, à l'instar de sa mère, puis plongera dans ses multiples mémoires qui la dépassent infiniment. «*Je ne suis pas seule sur scène*», rappelle-t-elle.

RESPIRO

De et avec Gioconda Barbuto
Du 7 au 9 mai à Tangente

Tavernes

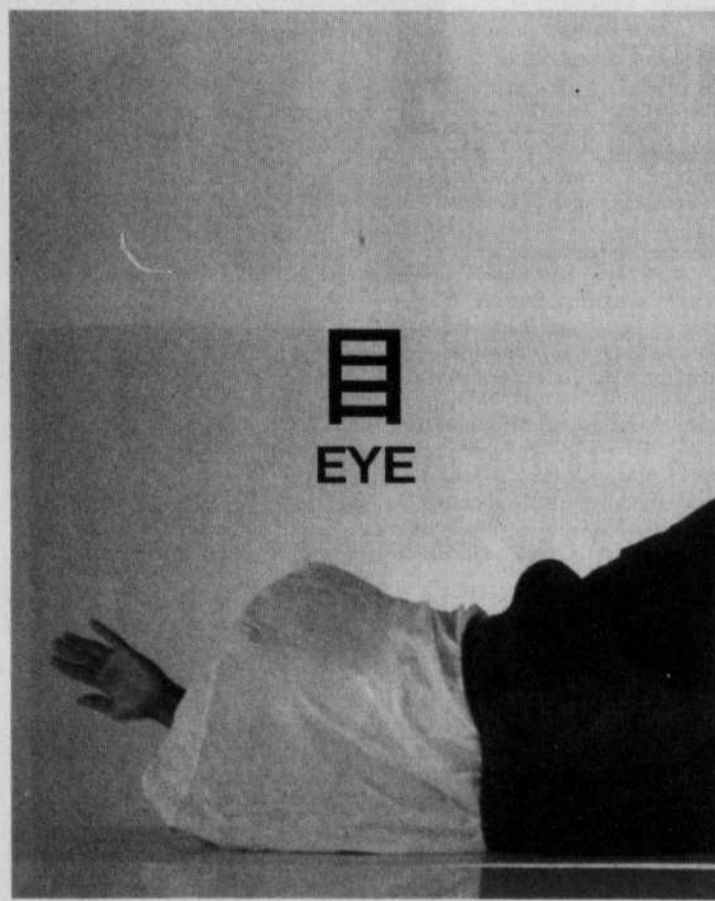
DE ET AVEC Alexis Martin MISE EN SCÈNE Daniel Brière
CONCEPTION MÉRÉDITH CARON, Marc-André Charron, Colette Drouin, Christian Gagnon, David Gaucher, Yves Labelle, Martin Labrecque, Pierre Laniel, John Rea, Julie Vèrès
UNE PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Expérimental



DU 20 AVRIL AU 15 MAI 2004 DU MARDI AU SAMEDI À 20H30
À ESPACE LIBRE 3945 FULLUM MÉTRO FRONTENAC

RESTAURANT L'Américain LE DEVOIR

ENTRÉE 20\$ RÉSERVATION (514) 521-4191



EN COULISSE

De la danse à Ground Zero?

(Le Devoir) — Deux projets culturels impliquant de la danse figurent parmi les nombreuses propositions d'organismes artistiques voulant s'implanter sur le site du défunt World Trade Center à New York. Le Joyce Theater, qui compte déjà une salle de 472 places à Chelsea et une autre de 75 places à Soho, propose de construire un théâtre de 900 sièges entièrement dédié à la danse.

Le New York City Opera (NYCO), qui partage la scène du Lincoln Center avec le New York City Ballet, souhaiterait déménager ses pénates à Ground Zero dans un théâtre de 2200 places. De la danse, du théâtre et d'autres compagnies d'opéra pourraient y être programmées pendant les 27 semaines de la saison que n'accapare pas déjà le NYCO.

Le Lower Manhattan Development Corporation, qui chapeaute les projets de reconstruction du centre-ville, étudie les propositions avec le service des affaires culturelles de la ville et rendra une décision dans les jours à venir. Un orchestre de chambre, une troupe de théâtre et une compagnie de films sont aussi en lice. Selon un sondage informel mené auprès de 102 compagnies de danse et 25 diffuseurs par Danse/USA, le milieu semble privilégier le projet du Joyce Theater, alléguant que la Grosse Pomme a plus besoin d'un lieu dédié à la danse que d'un autre théâtre de plus de 2000 sièges.

Code d'accès à Tangente

(Le Devoir) — Dans la série «Musique à Tangente», le groupe Code d'accès (l'ancienne Société de concerts alternatifs du Québec), qui favorise la convergence des disciplines artistiques, convie quatre compositeurs, quatre interprètes-chorégraphes et cinq musiciens à créer des ponts entre leur forme d'art. Ce soir à 20h30 et demain à 16h.

L'intemporel Joe

(Le Devoir) — Dernière chance de voir Joe, de Jean-Pierre Perreault, œuvre phare du répertoire de la danse contemporaine québécoise réunissant 32 danseurs sur la scène de Wilfrid-Pelletier, du 6 au 8 mai. (Voir texte dans l'Agenda.)

THÉÂTRE DES DEUX MONDES PRÉSENTE

Leitmotiv

DE RETOUR À MONTRÉAL APRÈS AVOIR TOURNÉ DANS 20 PAYS : ALLEMAGNE, AUSTRALIE, BELGIQUE, CANADA, CHINE, COLOMBIE, CORÉE DU SUD, COSTA-RICA, ÉTATS-UNIS, FRANCE, SINGAPOUR, ISRAËL, ITALIE, MEXIQUE, NOUVELLE-ZÉLANDE, PAYS-BAS, ROYAUME-UNI, RUSSIE, SUISSE ET VENEZUELA.

DRAME MUSICAL DE MICHEL ROBIDOUX ET NORMAND CANAC-MARQUIS
Avec NOËLLA HUET - MEZZO-SOPRANO, Martin Rouleau et Caroline Lavigne

MISE EN SCÈNE : DANIEL MEILLEUR
MUSIQUE ET ENVIRONNEMENT SONORE : MICHEL ROBIDOUX
CONSEILLER À LA DRAMATURGIE ET TEXTES : NORMAND CANAC-MARQUIS
CONCEPTION VISUELLE : DANIEL MEILLEUR, YVES DURÉ
LUMIÈRE : DON FRANKLIN, NANCY LONGCHAMP
COSTUMES ET ACCESSOIRES : JILL THOMSON
RÉGIE DE PLATEAU ET FIGURANT : MICHEL FORDIN
VIDÉO : YVES DURÉ

13, 14, 15, 20, 21 et 22 mai à 20 h
Adulte : 28\$ Jeunesse : 24\$ (25 ans et moins)
Renseignements : 514 842-2112 www.pda.qc.ca



Centre des arts
Québec



cinquième salle

Place des Arts

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Jordi Savall, le perfectionniste

CHRISTOPHE HUSS

Si vous cherchez l'artiste le plus plébiscité (et de loin!) par la presse musicale internationale depuis 20 ans, ce n'est pas Simon Rattle, Pierre Boulez ou Claudio Abbado, Itzhak Perlman ou Mstislav Rostropovich, ce n'est pas un grand pianiste ou un virtuose du violon, mais un découvreur perfectionniste qui œuvre depuis trente ans dans le domaine de la musique ancienne: Jordi Savall.

Ce Catalan, travailleur acharné, sera de passage à Montréal mercredi prochain avec son ensemble, Hespèrion XXI, dans le cadre d'une tournée nord-américaine qui le mènera également à Boston, à St. Paul, à Seattle, à San Diego et à Los Angeles. C'est assurément l'un des événements de l'année. Hasard malencontreux des calendriers, un autre grand concert, la première représentation concertante d'*Alcina* par Bernard Labadie, aura lieu le même soir. Mais pour *Alcina*, vous pourriez vous rattraper le vendredi 7 mai...

Trésor vivant

Le Japon a des «trésors nationaux vivants», artistes, artisans positaires d'une tradition ou d'un savoir unique. Savall devrait être un «trésor international vivant». Par son entremise, la musique de Marin Marais a rencontré la sensibilité de millions de personnes dans le monde à travers le film *Tous les matins du monde*, d'Alain Corneau. La bande son de ce long métrage a été vendue à des centaines de milliers d'exemplaires, fait rarissime en musique classique. Quand il va au-delà de cette surface visible, chaque mélomane peut témoigner de sa propre découverte que Savall lui a rendue possible: *El Cant de la Sibilla* pour les uns, *El Cancionero de Palacio* (le plus important recueil de musique hispanique du bas Moyen Âge) pour les autres; les *Cantigas* d'Alphonse X le Sage, la fascinante musique pour violes de Matthew Locke (1630-1677) et, bien sûr, Marin Marais et Sainte-Colombe, pour lesquels Jordi Savall a enregistré des interprétations de référence. On peut même remonter plus loin, aux enregistrements EMI «Reflexe» que le label Virgin a regroupés en un coffret économique de huit CD, *España Antigua*.



Jordi Savall: un «trésor international vivant».

TONI PENARROYA / © ALIA VOX

Jordi Savall ne connaît pas les demi-mesures et ne se contente pas de la redécouverte en elle-même. Au disque comme au concert, il lui faut atteindre une sorte d'idéal: «*Tout ce qui peut influencer la musique a une importance: aussi bien la prise de son que le zen dans l'art du tir à l'arc ou les techniques de relaxation. Très jeune, j'ai eu en effet l'intuition que la maîtrise de son propre corps était indispensable pour avoir un beau son*», déclarait-il au mensuel *Répertoire* en mars 1998. Et c'est pour mieux maîtriser tous les paramètres éditoriaux d'un disque qu'il a créé son propre label, Alia Vox, avouant aujourd'hui: «*Le bilan est très positif. Nous avons publié 32 CD et vendu 900 000 exemplaires en six ans. La création d'Alia Vox nous permet d'avoir l'entière liberté dans le choix du répertoire. Jamais ce choix n'est dicté par le commerce. J'ai voulu que nous éditions de beaux objets; c'est*

une démarche très bien perçue. Je peux être en contact avec chaque détail: du son au texte de présentation, tout est contrôlé.»

Parmi ses prochains projets, Jordi Savall évoque Morales, Victoria, un nouveau disque autour de la naissance de l'orchestre (à la suite de *L'Orchestre de Louis XIII*, la meilleure vente de son catalogue),

de la musique catalane et des incursions dans Charpentier, Scheidt, Rameau et Rebel.

Le concert montréalais, *Folias & Romanescas*, Jordi Savall le définit comme un «concert familial», réunissant, outre Montserrat Figueras, son épouse et chanteuse et le gourou-percussionniste Pedro Estevan, sa fille Arianna (voix et

harpe) et son fils Ferran (voix, guitare et théorbe) dans un programme qu'il voit comme des «musiques du temps et de l'instant». Il s'agit d'un très vaste panorama des répertoires abordés par Hespèrion XXI avec, notamment, des romances séfarades, des *recercades* de Diego Ortiz, des *Tonos humanos* de Sebastian Durón et José Marin, *Les Voix humaines* de Marin Marais et des *Folias*, auxquels s'ajouteront des improvisations de son fils.

Bref, c'est un rendez-vous majeur avec un très grand musicien.

FOLIAS & ROMANESCAS

Jordi Savall et Hespèrion XXI
Salle Pierre-Mercure
du Centre Pierre-Péladeau
Mercredi 5 mai, 20h.
(514) 987-6919.

À écouter:

Trois CD incontournables chez Alia Vox: *La Folia, 1490-1701*; *Carlos V. Mille Regretz: La Cancion del Emperador*; *L'Orchestre de Louis XIII*. Pour augmenter votre collection: *Ostinato, Tous les matins du monde* et, plus intimiste, la *Consort Music pour violes* d'Alfonso Ferrabosco, une nouveauté.

DU 6 AU 15 MAI 2004
10^e festival INTERNATIONAL
de La Littérature

UNE PRÉSENTATION DE L'UNION DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

L'échappée Belle

de Robert Lalonde



© Dominique Thibodeau

*J'écris pour voir, c'est bien sûr.
J'écris pour naître, encore, toujours.
J'écris pour cesser de savoir
et pour commencer d'apercevoir et de sentir.*

ROBERT LALONDE

Mise en scène: Martine Beaulne
Interprétation: Jean-François Blanchard
Musique: Claude Lamothe Scénographie: Claire Dufresne
Éclairages: Claude Courmoyer

Le vendredi 14 mai, 20 h
GESÚ - CENTRE DE CRÉATIVITÉ
1200, rue De Bleury, métro Place-des-Arts

Renseignements et réservations:
Billetterie du Gesú 514.861.4036 ou Info-festival 514.277.1010
www.uneq.qc.ca/festival

MÉTIER

SUITE DE LA PAGE E 2

à ce que j'avais en tête.» Luc, qui a reçu le disque de Pierre la veille (et vice-versa), est d'accord: «*Je trouve que ton album te ressemble. On sent que tu as pris le temps.*» Pierre baisse les yeux, un brin gêné: «*Je voulais que chaque chanson soit une petite pièce de théâtre, un petit univers.*»

Luc n'avait pas, lui, d'attentes. Finites, les attentes. «*Ce que j'ai d'avance en tête ne me contente plus. Je veux être surpris par ce que mes chansons suscitent chez les musiciens, chez mon ami Marc Pérouse [son principal collaborateur]. Au premier disque [Amère America, paru en 1988], j'arrivais avec mes chansons guitare-voix, et rien que d'entendre de la basse et de la batterie sur mes affaires, je trouvais ça bon. Mettons que je suis un peu plus exigeant.*» Pour Pierre, la difficulté consistait à trouver le type capable de transposer ses intentions, pas toujours claires: «*Je suis arrivé en studio avec une pile d'images. Des photos d'art, de design, d'architecture. Je m'en servais pour expliquer à Jean [Massicote, réalisateur] l'esprit de chaque petit univers, et lui me proposait des arrangements. On a fait de l'essai-erreur pendant des heures et des heures. Pour moi, c'est ça, la création.*»

Nés pour créer

Ont-ils toujours su qu'ils seraient chansonniers? Plan de carrière en bas âge? «*J'ai jamais eu de plan pour rien*, jure Luc. Mais je sais que, si je n'avais pas été du côté de la chanson, j'aurais été dans les arts visuels. J'étudiais en arts plastiques, je me destinais à être illustrateur, je faisais des chansons pour le fun; on m'a suggéré de faire Granby, j'ai gagné, et tout s'est enchaîné. La chanson n'était pas une fin en soi. J'ai ensuite découvert que j'aimais ça, les spectacles, les studios, tout. Mais c'est le désir d'expression qui drive toute l'affaire.» Pierre a souri quand Luc a parlé d'arts plastiques. Il s'est reconnu. «*À l'adolescence, évoque-t-il, je savais seulement une chose: que j'allais créer. Créer quoi? C'était très ouvert, et ce l'est encore. Même si j'ai maintenant des obligations contractuelles [envers Audiogram], la chanson n'est pas ma seule issue. J'ai étudié en théâtre, et je fais des chansons comme je ferais de la mise en scène. Je pourrais bien faire de la mise en scène autrement qu'en chansons.*»

Les lauréats de Granby, vétéran comme débutant, se sentent-ils à l'étroit dans un monde où les diplômés de *Star Académie*, du jour au lendemain, prennent le haut du pavé, pour ne pas dire la rue entière? «*Avant Star Académie, relatif-*

se Luc, on se plaignait que les humoristes prenaient trop de place. Mon souhait, c'est que ça amène les gens dans les magasins de disques.» Il a fait sa visite à l'Académie, histoire de promouvoir *Quelque chose d'animal*. Pierre le lui reproche un peu: «*Tout le monde n'y va pas. C'est pas vrai qu'on n'a pas le choix. On l'a.*» Le choix de vendre moins? «*Moi, continue-t-il, ça me renforce dans ma démarche d'aller chercher les gens petit à petit, spectacle après spectacle.*» Pour Luc, la diversité serait «*évidemment préférable*», mais une vitrine est une vitrine. N'empêche qu'il abonde fondamentalement dans le sens de Pierre: «*L'idée, c'est de jouer, jouer, jouer. C'est comme ça qu'on fidélise un public.*» Parlant de jouer, Pierre Lapointe fera le Monument-National quatre soirs de suite aux FrancoFolies: les deux dernières années, il était programmé dehors, en plein jour. «*J'ai l'impression d'avoir été promu.*» Luc de Larochelière sourit, presque paternel. «*Ça veut dire que tu as fait tes classes!*» À la bonne école, ai-je envie d'ajouter. L'école de la scène. Loin, très loin de *Star Académie*.

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

**LUCIE GRÉGOIRE
YOSHITO OHNO**
11 AU 15 MAI 2004 // 20 H

CHORÉGRAPHE > TATSUMI HIJIKATA ET YOSHITO OHNO (JAPON)
INTERPRÈTES > LUCIE GRÉGOIRE ET YOSHITO OHNO

COLLABORATEURS > ANGELO BARSETTI, DOMINIQUE GÉDOUIN, YOSHITO OHNO
ROBERT NORMANDEAU, MARC PARENT

UNE PRODUCTION DE LUCIE GRÉGOIRE DANSE EN COPRODUCTION AVEC LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE

PHOTO > ANGELO BARSETTI

LE DEVOIR

L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
réseau admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

DANSE D DANSE

ULTIME CHANCE DE VOIR JOE,
L'ŒUVRE PHARE DE PERREAULT AVEC 32 DANSEURS.
«Un chef-d'œuvre intemporel!» — Pittsburgh Tribune-Review
«...un bijou de la danse moderne.» — Hour

À VOIR OU À REVOIR!

Fondation Jean-Pierre Perreault

Joe 6, 7, 8 mai, 20h | Salle Wilfrid-Pelletier
Billets: (514) 842-2112, (514) 790-1245

Québec

LE GROUPE DE LA VEILLÉE

DÉMONS
LARS NORÉN

27 AVRIL - 22 MAI 2004

MISE EN SCÈNE CLAUDE LEMIEUX
AVEC MÉLISSA FERRETTI // MARIE-LYSE FOREST // FRÉDÉRIC LAVALLÉE // MAXIME LOYER
BANDE HONORE ANDRÉ-ANNE LE BLANC LUMIÈRES MARIE-MICHELLE MAILLOUX DÉCOR JONATHAN NADÉAN
COSTUMES SOPHIE BROUSSEAU ACCESSOIRES BENEVIÈVE ASSÉLIN
TEXTE FRANÇAIS DE LOUIS-CHARLES SIRIACQ EN COLLABORATION AVEC PEN NYBREN

AU THÉÂTRE PROSPERO 1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582 ADMISSION 514.790.1245 WWW.LAVEILLEE.QC.CA

PROCUREZ-VOUS UN PASSPORT PROSPERO (6 entrées - 99\$)
ET COUREZ LA CHANCE DE GAGNER UN LOT DE LIVRES FOLIO!

folio

DE VISU

Maurice Savoie et ses bêtes féroces

À l'occasion d'une rare exposition sur ce grand céramiste québécois qu'est Maurice Savoie, le centre Materia fait défiler cinq décennies de poteries, de murales, de sculptures, de bateaux et de bêtes féroces. Grrrr...

ISABELLE PORTER

« On s'imagine que les animaux, ça doit être joli. Pas du tout! C'est féroce, les bêtes! », lançait le septuagénaire il y a quelques semaines, à l'occasion d'une table ronde sur son œuvre. Parlons-en, de ces bêtes, parce que de toute façon, c'est ce qui frappe l'œil en premier quand on pénètre dans la salle. Deux têtes émergent d'un bloc massif de terre torsadée. Les pattes du monstre ressemblent à celles d'un méchant éléphant. Elle ou elles s'appelle(nt) T'ao-tieh, témoignant de l'inspiration qu'a puisée Maurice Savoie dans l'art de la Chine ancienne.

Comme le souligne la commissaire Lisanne Nadeau dans sa mo-

nographie sur l'artiste — la première à ce jour pour ce récipiendaire de l'Ordre du Canada —, les civilisations Shang et Zhou aimaient bien donner à leurs contenants sacrés l'apparence de créatures burlesques. Fasciné par des auteurs comme Borges et des peintres comme Bosch, le Savoie des œuvres non commandées s'amuse à créer de nouvelles mythologies dans lesquelles il ne s'enferme jamais. C'est ainsi qu'après avoir inventé des monstres durant les années 1990, notre alchimiste a entrepris, ces dernières années, de réinventer les moyens de transport.

Bidules en tous genres

Sans jamais délaïsser la terre, il a intégré à ses drôles de voitures

de verre, de la fibre de plastique, de la fibre de papier qu'il peint de couleurs étonnantes. Suspendu dans les airs, son vaisseau Nautilus ressemble à un mélange entre un poisson et le *Yellow Submarine* des Beatles. « Patenteux » de son propre aveu, Maurice Savoie s'enrichit énormément de la compagnie de ses petits-enfants, dont il partage, de toute évidence, la candeur. La commissaire de l'exposition a d'ailleurs été fort surprise de découvrir dans l'atelier du céramiste des tiroirs remplis de bidules en tous genres (roulettes, tessons, rondelles, morceaux de Barbies...).

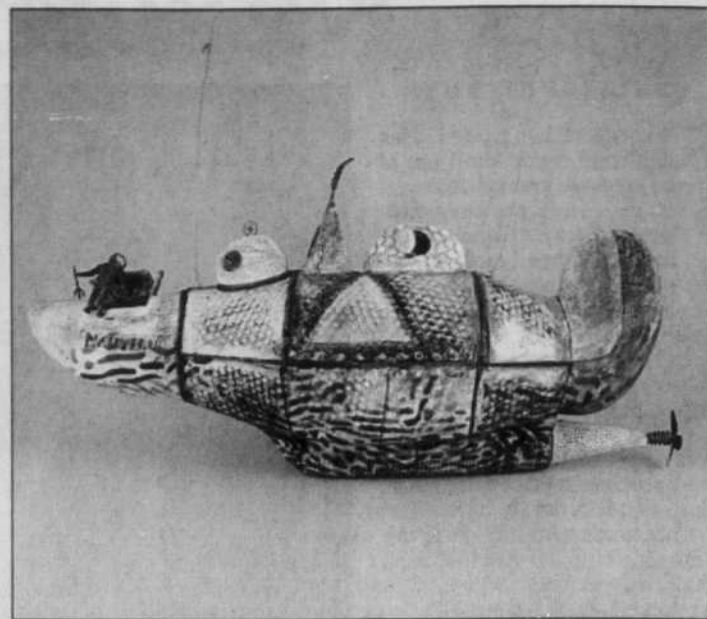
Formé à l'École du meuble à l'époque où se confondaient à loisir artisans, artistes, designers et architectes, ce créateur ne s'est jamais formalisé des règles, notamment dans son travail sur la matière. Ainsi, en plus de faire de la céramique qui n'a rien à voir avec l'utilitaire, il s'est permis de

déroger aux méthodes traditionnelles en maniant toutes sortes de machines industrielles, comme cette extrudeuse dans laquelle il fait passer l'argile pour lui donner une forme de départ (un rectangle, un cylindre...) et des textures particulières.

Mentionnons finalement que tout en mettant l'accent sur les œuvres récentes de l'artiste, l'exposition donne quand même une petite place au riche passé muraliste de Maurice Savoie, qui a effectué de nombreuses commandes pour des édifices publics durant les décennies 1960, 1970 et 1980 (Pavillon du Québec à l'Expo 67, chancellerie du Canada à Belgrade, etc.).

MAURICE SAVOIE, UN PARCOURS ALCHEMIQUE

Au centre Materia
367, boul. Charest Est, Québec
Jusqu'au 23 mai



Nautilus, de Maurice Savoie.

SOURCE CENTRE MATERIA

artv

LA TÉLÉ DES PASSIONNÉS

www.artv.ca

DU 1^{ER} AU 7 MAI 2004

Thema
BOUDDHA
PRIMEUR
DIMANCHE 21h

L'ACTORS STUDIO
ROBIN WILLIAMS
2^e partie
SAMEDI 20h

Grands Spectacles
DANIEL BOUCHER
SAMEDI 21h

Viens voir les
COMÉDIENS
DENIS BOUCHARD
DIMANCHE 20h

Portraits
LE MOZART NOIR
JEUDI 21h

NON CENSURE
PROJECTION PRIVÉE
Le film
EXTENSION DU DOMAINE DE LA LUTTE
PRIMEUR
SAMEDI 23h

LE DEVOIR

DE VISU

Pour en finir avec l'amnésie

Les trois conservateurs du Whitney proposent un dialogue intergénérationnel

2004 BIENNAL EXHIBITION

Whitney Museum of American Art
945, Madison Avenue, New York
Central Park
(œuvres extérieures)
108 artistes vivant et travaillant aux États-Unis
Jusqu'au 30 mai

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

La biennale du Whitney Museum était — jusqu'à tout récemment du moins — l'événement culturel que les critiques d'art aimaient détester. Il faut bien se résoudre à en parler à l'imparfait car il semble, cette fois-ci, que la soixante-douzième édition de la biennale reçoive un accueil critique plus favorable. Cette belle unanimité serait en bonne partie attribuable à l'éclectisme éclairé des trois conservateurs du Whitney (Chrissie Iles, Shamim M. Momin, Debra Singer).

Un éclectisme qui a tout d'ailleurs pour séduire un public las d'être blasé: la juxtaposition d'artistes célèbres à des artistes moins connus secoue un peu les traditions de la vénérable institution. La biennale du Whitney a souvent aspiré à une certaine représentativité par rapport à l'actualité artistique américaine; chose pratiquement impossible à atteindre, les choix des conservateurs étant toujours subjectifs et en bonne partie soumis au plus ou moins subtil jeu d'influence du marché de l'art. Pour concevoir l'édition en cours, les conservateurs ont déterré des noms d'artistes boudés depuis des années ou relégués au peu enviable statut de «has been». En reconnaissant à ces artistes leur rôle de pionniers — je pense notamment au cinéaste expérimental Stan Brakhage, mort à Victoria (B.C.) l'an dernier —, ils ont su faire preuve d'une exemplaire lucidité: casser l'illusion voulant que les jeunes artistes contemporains réinventent chaque fois la roue ne va pas nécessairement de soi.

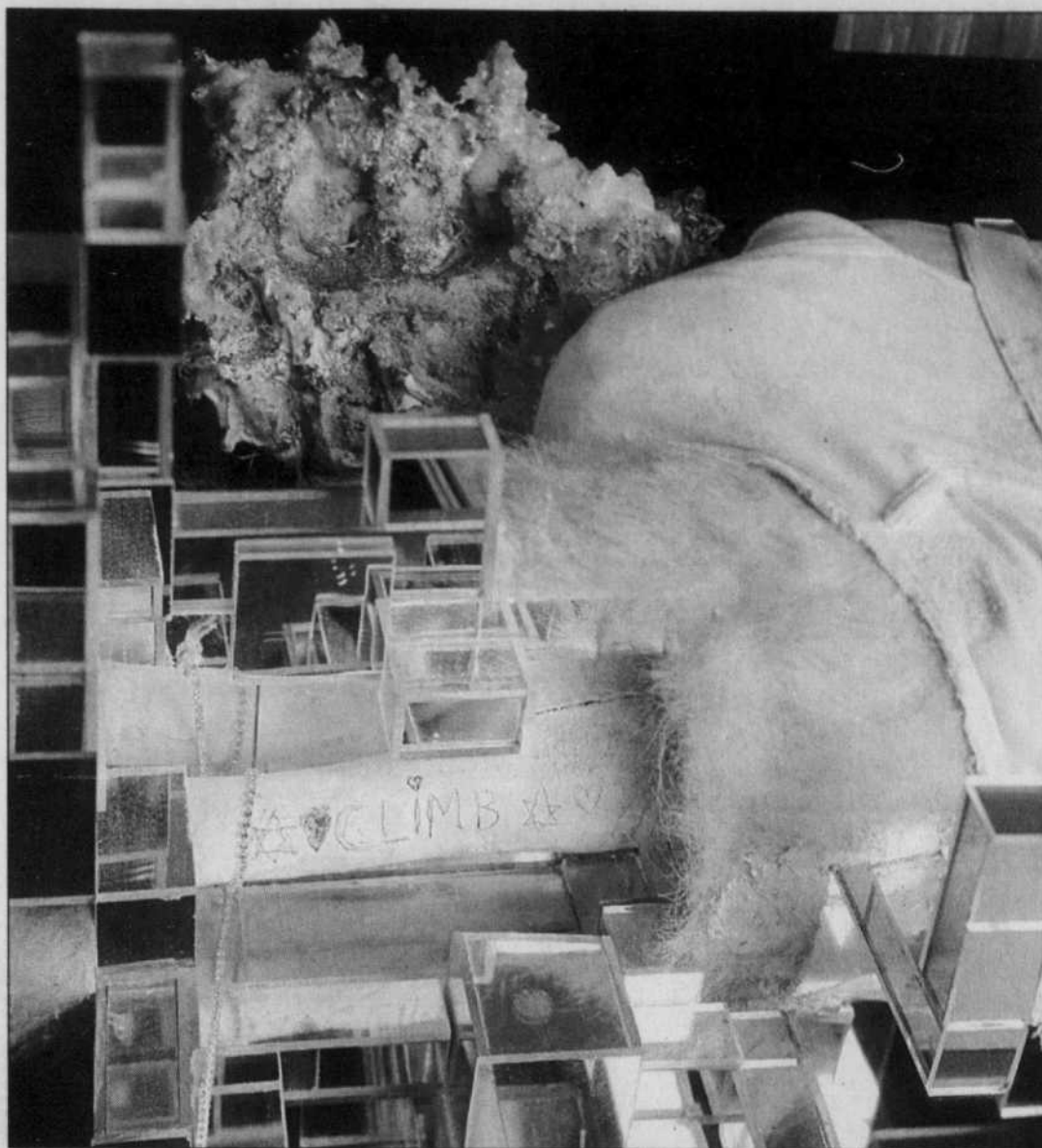
Une triade déséquilibrée

Toutefois, le dialogue intergénérationnel mis en place, s'il a le mérite de soulever le percutant problème de l'amnésie chronique qui affecte trop souvent les productions

artistiques réalisées par de jeunes artistes, s'en tient trop souvent à l'énoncé de principe et ne va pas vraiment au cœur des choses, laissant en plan de nombreuses pistes, même celles qui s'annonçaient pourtant parmi les plus prometteuses. Ainsi, dans la galerie qui clôt le parcours ou l'inaugure, selon l'étage par où l'on commence notre visite, on a regroupé des œuvres de David Hockney, d'Elisabeth Peyton et de Jack Pierson. La relation entre l'artiste et son modèle constitue le lien — très élastique — qui suffit à expliquer pourquoi ces trois artistes se retrouvent dans un espace commun.

Les gouaches et acryliques du vétéran Hockney représentent une forme de séparation franche entre le monde de l'artiste — essentiellement des vues d'atelier — et celui du modèle. Ce dernier reste sous-traité au contexte de l'atelier et comme dépossédé de lui-même. À cette austère conception de la relation entre l'artiste et son modèle, Elisabeth Peyton oppose une déclinaison de tableaux dans lesquels elle témoigne d'une infinie tendresse envers ses sujets. D'un romantisme un tantinet kitsch mais totalement assumé, l'art parsemé de clin d'œil de Peyton sait se faire irrésistible. Ses beaux modèles se jettent entre eux de furtifs regards tout en cherchant à croiser le nôtre. Si le dialogue entre ces deux artistes aux vues diamétralement opposées fonctionne à merveille, la présence d'un troisième artiste détonne. Les grandes photographies en couleurs de Jack Pierson sont toutes intitulées *Self Portrait*, alors que, visiblement, ce sont quatre modèles qui lui sont étrangers: un enfant nu qui fend du bois, un Golden Boy et ainsi de suite. Christian Boltanski a déjà utilisé ce subterfuge dans les années soixante-dix et cette version américanisée et hyperléchée de l'appropriation d'identités multiples brouille plus qu'elle n'éclaire les intentions des conservateurs. En déambulant d'une salle à l'autre, on se rend compte que la détermination manque parfois à l'appel et qu'une découpe thématique rigoureuse fait défaut, comme en fait foi cette triade déséquilibrée.

Mais il serait injuste de ne relever que les juxtapositions plus ou moins heureuses. Il y a plusieurs confrontations qui surprennent et donnent lieu à de véritables petits tours de force expositionnels.



Un détail de l'installation *Delicate Man in Positions of Power*, de David Altmejd.

Des récompenses en cours de route

Une installation cinématographique et théâtrale de Catherine Sullivan est éloquent à cet égard. Ponctué de modestes reliefs en bois signés Alex Kowalcuk, l'installation touche et produit son effet trouble dès que l'on franchit le seuil de la salle. Décrivons sommairement de quoi il s'agit. On y voit projetés sur les murs des personnages costumés en aviateurs qu'on dirait tout droit sortis d'un asile de fous. Ils gesticulent, gémissent, grimacent et se contorsionnent. Mais attention, nous n'assistons pas ici à

une parodie de danse contemporaine. Intitulé *Ice Floes of Franz Joseph Land*, ce spectacle musical (Nord-Ost) lourdement déconstruit est inspiré d'une nouvelle russe célèbre, *Two Captains*, et c'est ce spectacle même que l'on jouait dans un théâtre à Moscou lors de la prise d'otages par des terroristes tchéchènes en 2002. Les reliefs en bois, quant à eux, sont maintenus dans l'obscurité et montrent, dans un style faussement naïf, des motifs propres à un arsenal de guerre habituel: des chars d'assaut, de la chair à canon et des victimes. L'amalgame de ces deux produc-

tions est on ne peut plus inusité. Le climat d'oppression et d'absurdité que l'on souhaitait reconstituer produit, comme en sourdine, l'effet d'un puissant électrochoc. Mais si cette installation vidéo doublée d'un mode d'expression traditionnel fonctionne de manière optimale, on ne peut pas en dire autant de la plupart des nombreuses autres salles obscures dans lesquelles sont projetées des images en mouvement, en général assez ineptes, et des trames sonores primaires, pour ne pas dire primales. Étrangement, il semble que, pour de nombreux jeunes vidéastes, de simples

enchaînements de cris suffisent à tenir lieu de langage articulé: Symptôme de notre époque? Quoi qu'il en soit, la patience des visiteurs est fréquemment mise à rude épreuve et... le dialogue intergénérationnel abruptement rompu.

Heureusement, il y a de belles récompenses distribuées ici et là en cours de route. C'est le cas des vertigineux espaces oniriques de Yayoi Kusama, artiste née en 1924 qui nous offre un palais des glaces constellé de lucioles dans lequel on resterait des heures durant, alors que le temps alloué à chaque visiteur est d'environ 19 secondes. En terminant, on s'en voudrait de passer sous silence le travail de David Altmejd, artiste qui a étudié en biologie avant de passer son bac en arts visuels à l'UQAM et qui vit et travaille maintenant à New York. La double participation d'Altmejd (il présente également une installation dans Central Park) suscite la curiosité, et pour cause. Rappelant simultanément des plateaux superposés qui supportent normalement les maquettes d'architecture, des présentoirs de bijouterie abandonnés ou encore un autel gothique érigé à la mémoire de vieux mythes populaires (le loup-garou), étant tout cela à la fois et davantage encore, l'univers baroque et déginglé de David Altmejd est sensible et fort bien maîtrisé. On se laisse facilement envelopper par son imaginaire cavernicole et esthétique échevelé, que certains s'efforcent de qualifier de «gore», ce qui en réduit considérablement sa portée et son sens. Car en dépit du caractère à la fois attirant et répulsif de ses figures mi-humaines, mi-animales, mi-minérales (stalactites et formations crystallographiques abondantes), on prend un réel plaisir à pénétrer dans les méandres de ses savantes allégories.

Soulignons également la participation d'une autre Québécoise à la biennale du Whitney. Noémie LaFrance, jeune chorégraphe vivant maintenant à New York, présentera du 5 au 22 mai une performance intitulée *Noir*. Conçue spécialement pour un garage de stationnement, sa performance traduit, en une série de tableaux en mouvement et sonores, les caractéristiques propres à ce genre de films. Suspense, peur, passion et un soupçon de glamour (si je me fie à la photo du programme) seront au rendez-vous.

Un maître de l'illusion

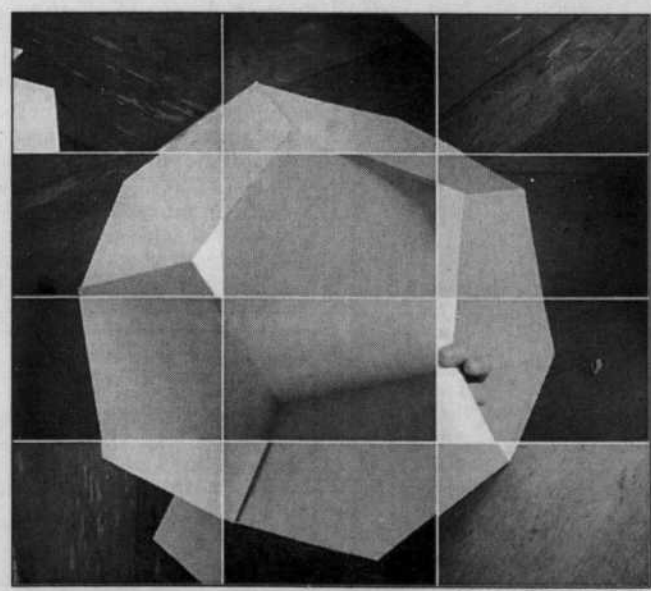
LE POINT À LA LIGNE

Gwenaël Bélanger
Jusqu'au 8 mai
Galerie Graff
963, rue Rachel Est

MICHEL HELLMAN

En 2003, lors de la triennale «L'art qui fait boum!», une série de photographies représentant des objets en train de tomber avait séduit les spectateurs et attiré l'attention de la critique. Suspendus dans le temps, avant l'impact, ces objets avaient un aspect captivant et nous invitaient à nous interroger sur la perception et l'illusion photographique. L'artiste, un certain Gwenaël Bélanger, présente actuellement une exposition solo à la galerie Graff. Il aborde cette même recherche, mais d'une manière très différente.

En entrant dans la salle, on voit plusieurs photos de même taille accrochées au mur. À première vue, elles font penser à une espèce de puzzle ou à une mosaïque. Mais après un regard plus attentif, on remarque que ces photographies, qui représentent des sujets différents, sont liées entre elles par des lignes qui se rejoignent pour créer une perspective complexe. Elles sont en fait groupées de façon à donner forme à une autre image.



Une œuvre de la série *Polyèdres*, de Gwenaël Bélanger.

Illusion d'optique

Cela apparaît plus ou moins nettement selon l'endroit où l'on se place. L'artiste, en délimitant les contours et en laissant vide le centre, nous amène à poser notre regard sur les tracés et les volumes. Assemblées ainsi, des photos anodines de pages de livres, de fils électriques, de boîtes prennent des formes géométriques complexes: cubes, octaèdres, tétraèdres, etc., dans la série des *Polyèdres*. Dans l'œuvre

monumentale intitulée *La Trouée*, c'est la galerie Graff elle-même qui apparaît à travers un mélange de 119 photographies différentes...

Ce travail, jeu visuel singulier d'une grande virtuosité, s'apparente à une illusion d'optique. Par ce «collage», l'artiste fait ressortir différents niveaux d'interprétation de l'image. L'effet est surprenant, quoique peut-être un peu répétitif.

Ces œuvres nous montrent en tout cas l'habileté d'un artiste qui n'a sûrement pas fini de nous étonner.



la Galerie d'art Stewart Hall

176, Bord du Lac, Pointe-Claire

1^{er} mai au 20 juin

re-con-figuration

Émond - Longpré
McCall - Newkirk
Owles - Prent - Scott
Segal - Wagschal

VERNISSAGE

le dimanche 2 mai à 14h

et
OUVERTURE
du CENTRE DE LECTURE ET
DE DOCUMENTATION
CULTURELLE

Info: (514) 630-1254

VERNISSAGE

Du 2 au 23 mai
YVES POULAIN



GALERIE
LINDA VERGE

1009, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393

GALERIE GORA

art contemporain international

Exposition :

Julio Diaz Freitas
Raidel Cabrera Medina
Osmany Betancourt Falcon
Jusqu'au 8 mai 2004

279, Sherbrooke Ouest, suite 205
www.gallerygora.com Tél.: 514.879.9694
Métro Place-des-Arts

MARC SÉGUIN

DESSINS

ULYSSE COMTOIS

PEINTURES - SCULPTURES

Dernière journée

GALERIE SIMON BLAIS

Maritte Rousseau-Vermette

«J'ai vu la mer s'illuminer» - Tapisserie d'art
Jusqu'au 1^{er} mai 2004

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
Horaires de la Galerie : mardi et mercredi de 11h à 17h30
jeudi et vendredi de 11h à 20h samedi de 12h à 17h

RAYMOND FURLLOTTE

Les turpitudes de la vie

Peintures récentes

Jusqu'au 22 mai 2004

GALERIE MILE-END

5345, av. du Parc Montréal Ouvert du mardi au vendredi 13 h à 18 h, samedi 13 h à 17 h

• LES 50 ANS DU CONSERVATOIRE •

Un demi-siècle d'enseignement

L'école des Bégin, Cloutier, Pintal ou Lepage...

C'est le 13 décembre prochain que le Conservatoire d'art dramatique de Montréal atteindra ses 50 ans d'existence. En effet, en ce lundi de 1954, le CADM accueillait sa première classe de 12 étudiants venus apprendre le métier d'acteur. Depuis, quelque 430 d'entre eux ont diplômé, à raison de huit ou neuf par année.

CLAUDE LAFLEUR

L'histoire du Conservatoire commence une douzaine d'années plus tôt, sous le gouvernement de Maurice Duplessis, avec la formation du Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec. Il s'agissait de doter le Québec d'une institution d'État semblable au Conservatoire

de musique et de déclamation de Paris. Fondé en 1942 par Wilfrid Pelletier — sans contredit le chef d'orchestre québécois le plus illustre de la première moitié du XX^e siècle —, ce conservatoire devenait la toute première école publique en Amérique vouée à l'apprentissage de la musique. Toutefois, dans les années qui ont suivi, divers artisans du

monde du théâtre, dont le père Legault, ont rêvé de fonder une école dédiée strictement à la formation des comédiens.

D'une institution française à une école québécoise

«Notre institution est dite "conservatoire", car elle a été fondée sur le modèle européen qui dominait l'époque», relate Gilles Marsolais, professeur au CADM depuis 24 ans. D'abord directeur du Conservatoire durant trois années, il enseigne à présent le jeu, l'introduction à la vie professionnelle et la mise en scène.

Le Conservatoire a de ce fait été calqué sur le modèle fran-

çais. «C'est donc en 1954 que la décision a été prise de créer un conservatoire en allant recruter un directeur à l'étranger, poursuit M. Marsolais, une pratique normale à l'époque mais qui paraît aujourd'hui un peu curieuse.» C'est ainsi que les deux premiers directeurs sont venus de France, en ayant pour mandat de reproduire le Conservatoire de Paris.

Dès le départ, le CADM a formé des comédiens qui sont vite devenus célèbres, à commencer par Albert Millaire, Catherine Bégin, Clémence DesRochers et Nathalie Naubert (promotions des années 1950), puis de Louise Turcot, Pascal Rolin, Angèle Coutu, Raymond Cloutier (pro-



SOURCE OFFICE DU FILM DU QUÉBEC

Une production de l'École nationale de 1965: *Électre*, de Jean Giraudoux, dans une mise en scène de Jean Valcourt, avec notamment Raymond Cloutier, Guy Thauvette, Louise Turcot et Angèle Coutu.

ductions des années 1960), sans oublier les Raymond Bouchard, Robert Lalonde, Marie Tifo, Louise Portal, Lorraine Pintal, Gaston Lepage, etc.

Sous la gouverne de ses deux premiers directeurs — Jan Doat et Jean Valcourt, qui l'ont dirigé durant ses 15 premières années d'existence —, le Conservatoire enseignait exclusivement le théâtre classique, tout en demeurant imperméable aux courants de la Révolution tranquille des années 1960. Ce n'est qu'en 1969, avec l'arrivée du premier directeur québécois (Paul Hébert) qu'a été introduit l'enseignement du théâtre québécois. D'ailleurs, la promotion de cette année-là a présenté en mai 1970 une première création québécoise: *Manon Lastcall* de Jean Barbeau, dans une mise en scène d'Yvon Thiboutôt.

Hors des modes

Gilles Marsolais souligne que «le Conservatoire a toujours été une école qui a échappé aux modes». Il explique ce trait par le fait que ceux qui y enseignent demeurent longtemps et que, par conséquent, «les changements s'opèrent lentement et progressivement». Il souligne en outre que le fait que le Conservatoire soit devenu dans les années 1970 une institution «réellement plus québécoise n'a pas eu pour effet qu'on se jette dans le répertoire québécois à la quasi-exclusion des autres répertoires... Non, au contraire, le CADM maintient toujours un équilibre entre le répertoire international et québécois. Cela témoigne bien, enchaîne-t-il, de l'évolution à la fois ordonnée et graduelle qui est celle du Conservatoire depuis sa création».

À ce propos, M. Marsolais relate avoir observé qu'en survolant les réalisations des neuf directeurs qui se sont succédé à la tête du Conservatoire, on découvre une belle alternance entre les réformes et la stabilité. Ainsi, selon lui, le premier directeur du Conservatoire, Jan Doat (1954-57), était essentiellement un réformateur alors que son successeur Jean Valcourt (1957-69) a incarné la stabilité. Quant à Paul Hébert (1969-70), il a été un réformateur alors que François Cartier (1970-78) a assuré une stabilité. De son côté, Gilles Marsolais (1978-81) se considère comme un réformateur — «J'ai tenté de faire des réformes», dit-il modestement — alors que Guy Beaulne (1981-87) a par la

suite assuré la stabilité. Finalement, Raymond Cloutier (1987-95) a été un réformateur alors que Normand Chouinard (1995-2002) a assuré «six belles années de stabilité».

Quant au directeur actuel, Gilbert Lepage, en poste depuis deux ans, M. Marsolais révèle qu'il amorcera sous peu d'importantes réformes. «Je pense que nous sommes dans une période de réalignement, commente-t-il. Le nouveau directeur a pris le temps de s'acclimater à l'institution et n'a pas voulu rien brusquer... Cependant, nous savons déjà qu'il y aura des changements l'automne prochain... mais je ne puis révéler des secrets!»

Il souligne en outre qu'une telle alternance, qui n'a jamais été recherchée, s'avère néanmoins «très très heureuse pour le Conservatoire car, puisque même les plus belles institutions peuvent finir par se scléroser, elles ont donc besoin d'être brassées à l'occasion, sans toutefois être continuellement dans le changement».

Des étudiants toujours aussi passionnés

Là où Gilles Marsolais n'a observé aucun changement en pratiquement trois décennies passées au Conservatoire, c'est dans l'esprit qui anime les étudiants du CADM. «Dans notre discipline, dit-il, les jeunes d'aujourd'hui sont toujours aussi engagés que leurs prédécesseurs. En fait, il faut les sortir des locaux le soir et il nous faut établir des règlements — à 22h45, tout le monde doit s'en aller — sans quoi ils y passeraient la nuit! Ça, ça n'a pas changé!»

Par contre, l'accès à la profession est beaucoup plus difficile qu'autrefois. L'enseignant estime en effet que, chaque année, le Conservatoire reçoit au-delà de 300 demandes d'inscription mais qu'à peine une douzaine sont acceptées. «Et c'est la même chose dans les autres écoles, dit-il. Nous ne pouvons pas en prendre davantage, car le métier ne peut pas en absorber plus...» Il estime en fait que, bon an mal an, de 600 à 700 candidats font une demande d'admission dans les différentes écoles mais qu'une soixantaine seulement sont acceptés. «Il est donc plus difficile d'entrer dans les écoles qu'auparavant, et c'est ensuite plus difficile pour les finissants, une fois qu'ils en ressortent, puisqu'il y a maintenant une concurrence nettement plus vive...»

ÉRIGÉE
MORCEAU
PAR MORCEAU
PIÈCE
PAR PIÈCE
DEPUIS
40 ANS

Grâce aux artistes,
architectes de passions,
bâtisseurs
d'émotions

40
ans



Place des Arts
Québec

LE FESTIVAL DE
THÉÂTRE DES AMÉRIQUES
PRÉSENTE

théâtres
Monde

DU 13 AU 28 MAI 2004

du serment de l'écrivain
du roi et de diderot

D'APRÈS *Paradoxe sur le comédien* DE Denis Diderot
tg STAN / De Koe / Discordia — 13 AU 16 MAI

W — munkáscirkusz

(W — le cirque des travailleurs)

D'APRÈS *Woyzeck* DE Georg Büchner

Árpád Schilling / Théâtre Krétakör — 18 AU 20 MAI

Guerre

TEXTE ET MISE EN SCÈNE Lars Norén

Théâtre Nanterre-Amandiers / Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.

25 AU 27 MAI

Revolutions in Therapy

TEXTE ET MISE EN SCÈNE Nadia Ross / Jacob Wren

STO Union / Candid Stammer Theatre — 26 AU 28 MAI

À MONTRÉAL
www.fta.qc.ca

Forfaits disponibles
jusqu'au 8 mai

billetterie
Articulée

1182, boul. St-Laurent
(514) 844-2172
1-866-844-2172



Semer
la passion
pour les arts

ADÉSAM
association des écoles supérieures d'art de Montréal

Mille fois bravaux au Conservatoire
d'art dramatique de Montréal pour
avoir mené le talent, la créativité et la
passion des élèves vers le savoir-faire
des grands artistes.

Les membres de l'ADÉSAM :

- Centre national d'animation et de design (Centre NAD)
- Conservatoire d'art dramatique de Montréal
- Conservatoire de musique de Montréal
- École nationale de ballet contemporain
- École nationale de cirque
- École nationale de l'humour
- École nationale de théâtre du Canada
- Institut de création artistique et de recherche en infographie (ICARI)
- Institut national de l'image et du son (INIS)
- Les Ateliers de danse moderne de Montréal
- Musitechnic

infos@adesam.com | www.adesam.com

• LES 50 ANS DU CONSERVATOIRE •

Cap sur la formation

Quand la tradition se conjugue au présent

« On ne peut pas former un artiste au-dessus de sa vie »

Démarré en pleine noirceur, le Conservatoire d'art dramatique de Montréal rayonne depuis 50 ans déjà sur le milieu théâtral québécois. Une longévité qu'il doit à la passion des gens qui l'animent et à l'extraordinaire vivacité du milieu culturel québécois, affirme haut et fort la comédienne et professeure de jeu au sein de l'institution jubilaire, Nathalie Noubert. Et c'est loin d'être terminé, s'il faut en croire le directeur actuel, Gilbert Lepage, qui promet innovation et renouvellement, sur fond de tradition.

GUYLAINE BOUCHER

« Le Conservatoire fait partie des rares institutions qui ont su évoluer, tout en restant fidèle à elle-même, fidèle à son esprit d'origine, qui veut que la création et la tradition se côtoient. » Comédien, metteur en scène et réalisateur, Gilbert Lepage est à la tête du Conservatoire depuis deux ans. Arrivé en pleine restructuration, alors que les promesses de construction d'une résidence permanente pour l'institution étaient confirmées, puis infirmées. Il aime l'idée de contribuer à la destinée d'un établissement d'enseignement unique en son genre.

Seule école de théâtre strictement axée sur le jeu des acteurs, le Conservatoire d'art dramatique de Montréal accueille, aujourd'hui comme à ses débuts, une dizaine de nouveaux élèves par année. Des élèves triés sur le volet, choisis parmi les quelque 300 personnes rencontrées en audition.

Acteur culturel

Rejeton du ministère de la Culture, l'institution n'est pas non plus soumise aux règles et principes du réseau d'enseignement régulier. Une particularité qui a largement contribué, selon Gilbert Lepage, à conserver son caractère spécifique. « Fondamentalement, le Conservatoire appartient au milieu de la culture et non à celui de l'enseignement. Il a grandi et évolué parallèlement avec ce milieu, il s'en est fait le reflet. Les différentes époques ou courants de pensée qu'a vécus le Conservatoire sont d'ailleurs semblables à ceux que le théâtre a vécus au Québec. Il a vécu la crise d'identité du Québec, l'arrivée du théâtre québécois, etc. Pour toutes ces raisons, on n'est pas formé au Conservatoire comme ailleurs. Il y a un sentiment d'appartenance extraordinaire. Le corps professoral est ici comme une troupe de théâtre permanente. Pour tout le monde, graviter autour du Conservatoire est un privilège. »

Rares sont en effet les institutions d'enseignement, même dans le domaine artistique, à pouvoir se vanter de maintenir depuis des années un ratio maître-élèves oscillant autour de 14 professeurs pour 30 étudiants. Un luxe apparent qui s'avère en fait essentiel, selon Nathalie Noubert. « L'enseignement donné part d'une relation extrêmement personnelle avec chacun des élèves. Il est impossible de faire autrement. En trois ans, les gens changent de tout au tout. Ils sont constamment confrontés à leurs limites, forcés d'évoluer. La transformation est même physique. Ils s'affirment, apprennent à se connaître. C'est extrêmement exigeant et ça demande un soutien constant. C'était vrai lorsque j'ai moi-même fait le Conservatoire et c'est encore comme cela aujourd'hui. »

Une vision des choses que partage entièrement le directeur en place. « On ne peut pas former quelqu'un à jouer, à puiser en lui toutes les ressources nécessaires pour donner vie à des personnages, en omettant sa propre existence. On ne peut pas former un artiste au-dessus de sa vie. »

Une formation en marche

Si la philosophie d'enseignement du Conservatoire est demeurée intacte depuis ses débuts jusqu'à aujourd'hui, les domaines explorés, eux, ont évolué. D'abord limitée au théâtre, la formation au jeu s'ouvre aujourd'hui à d'autres médias, dont la télévision et le cinéma. Le doublage fait aussi partie aujourd'hui du corpus scolaire des élèves. En fait, à la faveur de la pression exercée par les professionnels du milieu du doublage, le Conservatoire est aujourd'hui la seule institution d'enseignement à former les comédiens à ce type de pratique.

Indice des liens étroits entretenus avec les professionnels, pour Gilbert Lepage, les avancées les plus marquées des dernières années ont été faites du côté de la formation continue. « Pour ré-

pondre aux demandes répétées du milieu, le Conservatoire offre depuis 20 ans déjà des ateliers de formation professionnelle aux artistes interprètes. Le contenu n'a jamais cessé d'évoluer depuis et le nombre d'inscriptions aussi. L'an prochain, c'est plus de 125 personnes qui devraient profiter de ces ateliers. »

D'abord limitée au théâtre, la formation au jeu s'ouvre aujourd'hui à d'autres médias, dont la télévision et le cinéma

Jeu devant la caméra, doublage pour adultes, doublage pour enfants, diction, mise en scène... Au total, huit secteurs sont actuellement couverts par l'offre de formation continue de l'établissement. D'autres devraient s'ajouter. « Nous avons beaucoup de demandes pour les cascades et les combats, par exemple, précise à ce sujet le directeur. Il n'est pas exclu que ces projets et d'autres, comme des ateliers de direction d'acteurs à l'intention de réalisateurs de la télévision, voient le jour dans les années à venir. »

À l'heure actuelle, le principal obstacle au développement du Conservatoire demeure le manque d'espace et de ressources financières. « Répéter dans les toilettes ou à la cafétéria fait un peu partie de la vie de tout conservatoire, mais il y a quand même des besoins de base à combler. L'espace et les ressources dont nous disposons sont limités et nous obligent à faire



Équarrissage et morceaux de Vian... taillés dans l'œuvre de Boris Vian, dans une mise en scène de Carl Béchard, réunit les finissants et des élèves de première année de l'École nationale de théâtre de Montréal à la Cinquième salle de la Place des Arts, jusqu'à ce soir.

des choix. Nous avons heureusement été épargnés par le récent budget et, si les choses vont comme convenu, nous devrions être fixés sur l'emplacement définitif du Conservatoire d'ici 2005. »

De son propre aveu « raisonnablement optimiste » quant à l'avenir, Gilbert Lepage, promet aussi de garder le cap sur l'innovation. « Peu importe où il logera dans le futur, le Conservatoire sera de façon certaine muni de tous les nouveaux moyens technologiques existants. Bien que basé sur une formation traditionnelle et stricte, l'établissement a toujours été de son temps. Nous voulons maintenant — plus que jamais peut-être — qu'il soit en avant de son temps. »

Attachez-vous au Théâtre d'Aujourd'hui

Mille Feuilles
Texte de Pierre-Michel Tremblay, mise en scène de Martin Faucher
Une coproduction des Éternels Pigistes et du Théâtre d'Aujourd'hui



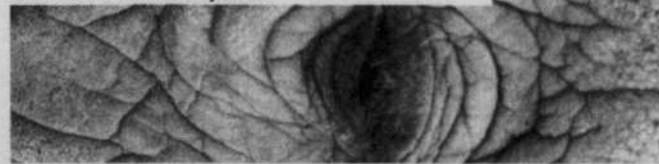
Circus minimus
Texte de Christian Bégin, mise en scène de Dominic Champagne
Une création du Théâtre Il va sans dire et du Théâtre d'Aujourd'hui



Lentement la beauté
Texte de Michel Nadeau, en collectif, mise en scène de Michel Nadeau
Une production du Théâtre Niveau Parking



La Chanson de l'éléphant
Texte de Nicolas Bilon, mise en scène de René Richard Cyr
Une création du Théâtre d'Aujourd'hui



Bureaux
Texte et mise en scène d'Alexis Martin
Une production du Groupement forestier du théâtre



Jouliks
Texte de Marie-Christine La-Hun, mise en scène de Robert Bellefeuille
Une création du Théâtre d'Aujourd'hui



Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis (Sherbrooke) Montréal (Québec) H2W 2M2
Informations et réservations (514) 282-3900
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

En partenariat avec
Hydro Québec et LE DEVOIR

Relations avec les citoyens et Immigration Québec
Partenaires canadiens Canadian Heritage
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts
Montréal 1000
L'AVENIR
LE DEVOIR
THÉÂTRE DOCUMENTAIRE WWW.PORTEPAROLE.ORG

Montréal la blanche

Nuit blanche à Montréal. Alger dans le rétroviseur.

de Bachir Bensaddek mise en scène Philippe Ducros
LE STUDIO DU MONUMENT-NATIONAL 1182 BOULEVARD SAINT-LAURENT
\$ 25 régulier \$ 18 groupes \$ 22 étudiants & âge d'or

DU 7 AU 29 MAI, 19H30 BILLETTERIE: 514.871.2224 ou sans frais 1.866.844.2172
DU MERCREDI AU DIMANCHE ADMISSION: 514.790.1245 (www.admission.com)

Cinquante ans

Conservatoire d'art dramatique de Montréal

L'art est un savoir émotif qu'on ne trouve pas dans les manuels.

Depuis 50 ans, le Conservatoire d'art dramatique de Montréal transmet aux jeunes acteurs et actrices les connaissances nécessaires à l'exercice de leur métier.

Merci à tous ceux et toutes celles qui lui permettent de poursuivre sa mission.

Création
Fougue
Passion
Talent
Énergie
Rencontre
Emotion
Rigueur

Photo: Robert Etcheverry

Culture et Communications Québec

Cinéma

Une comédie insignifiante, cliché et bête

LAWS OF ATTRACTION (LA FORCE DE L'ATTRACTION)

Réalisation: Peter Howitt. Scénariste: Robert Harling et Aline Brosh McKenna. Avec Pierce Brosnan, Julianne Moore, Frances Fisher, Michael Sheen, Parker Posey. Image: Adrian Biddle. Musique: Edward Shearmur.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

La comédie romantique en sol américain est un genre qui a l'art de stagner comme une eau croupie. On lui souhaite de nous étonner, de se renouveler, de tenter l'exploration d'une ou deux autres pistes de scénario. Parce que le coup des deux zozos qui se regardent et se griffent comme chien et chat tout au long du film, avant de se déclarer leur flamme, on nous le joue depuis des années. Avec quelques menues variantes quant à la nature et au métier des protagonistes. Pour le reste, le couple crie et s'agite durant une heure et demie, jusqu'à la réconciliation finale.

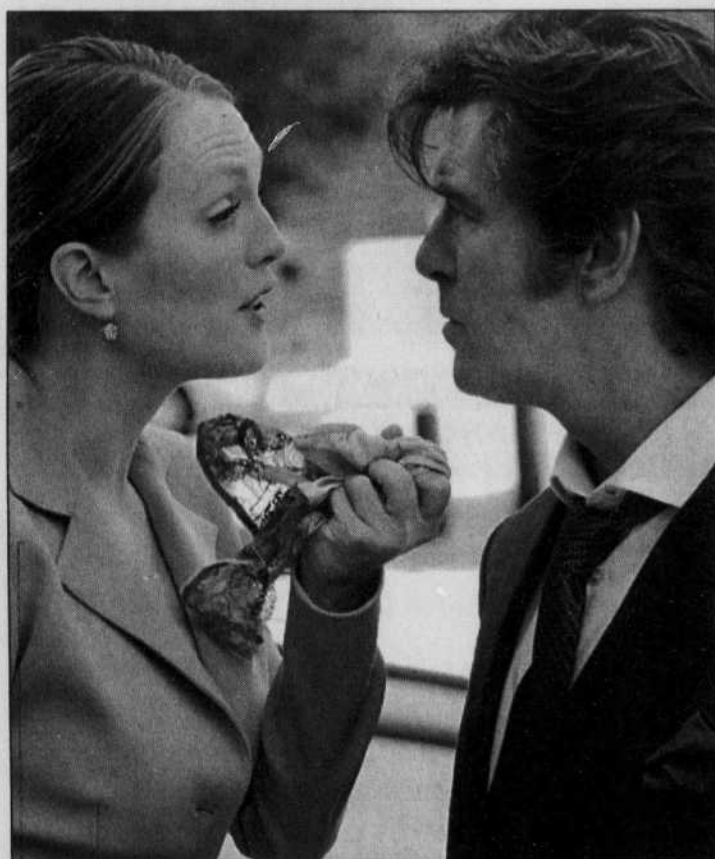
Cette fois, il s'agit de deux avocats spécialistes des causes de di-

vorce plaçant l'un contre l'autre, avec des méthodes et des personnalités aux antipodes. Pierce Brosnan, James Bond lui-même, incarne un avocat débraillé, séduisant, mauvais coucheur. Julianne Moore joue de son côté l'avocate BCBG tirée à quatre épingles, *straight* et bonne élève.

Les amoureux, qui refusent de s'avouer épris, sautent dans un lit quand ils sont saouls morts. Le reste du temps, ils se cassent du sucre sur le dos. Avec un très mauvais scénario, ces acteurs, pourtant aguerris, se donnent la réplique sur trame de romance insipide.

Entre New York et l'Irlande profonde, entre le palais de justice et la chambre à coucher, ils s'affrontent et nous ennuiant. Le film de procès est un des sous-genres chéris du cinéma américain. Ici, on le sert avec les plaidoiries faussement comiques, les violons, les crises de couples en train de divorcer, les caprices de l'avocate incarnée par Julianne Moore et les roucoulements de sa mère, une éternelle jeune fille (Francis Fisher). Musique appuyant chaque émotion, mise en scène convenue, jeu peu inspiré. Le film est gros, caricatural, insignifiant, cliché et bête. Que dire de plus?

Avec un très mauvais scénario, ces acteurs, pourtant aguerris, se donnent la réplique sur trame de romance insipide



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Dans *Laws of Attraction*, Julianne Moore joue l'avocate BCBG tirée à quatre épingles, *straight* et bonne élève, tandis que Pierce Brosnan incarne un avocat débraillé, séduisant, mauvais coucheur.

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE

Écrit et réalisé par Bruni Podalydès, d'après le roman de Gaston Leroux. Avec Denis Podalydès, Jean-Noël Brouté, Pierre Arditi, Sabine Azéma, Olivier Gourmet, Claude Rich, Julos Beaucarne. Image: Christophe Beaucarne. Montage: Hervé De Luze. Musique: Philippe Sarde. France, 2003, 118 minutes.

MARTIN BILODEAU

Versailles rive gauche et *Dieu seul me voit*, les deux premiers opus du Français Bruno Podalydès, ne nous laissent guère envisager le virage stylistique que constitue à coup sûr *Le Mystère de la chambre jaune*, son quatrième long métrage (son troisième, *Liberté-Oleron*, est inédit ici), tiré du roman de Gaston Leroux. Or, à y regarder de plus près, force est de reconnaître dans l'illustre Rouletabille, journaliste d'enquête au cœur du roman et d'une panoplie d'autres du même auteur, un instinct et une frivolité semblables à ceux des héros contemporains de Podalydès.

La parenté est d'autant plus évidente que, de nouveau, le cinéaste a confié à son frère, l'excellent Denis Podalydès, le rôle du héros qui «prend la raison par le bon bout», auquel Claude Brasseur et Serge Reggiani avaient avant lui prêté leurs traits. Il l'a ensuite entouré d'une galerie de valeurs sûres (Azéma, Arditi, Rich et Lonsdale) déployée, avec toute le reste d'ailleurs, avec plus de largesse que d'esprit.

De fait, la pertinence de cette énième adaptation du roman de Gaston Leroux forme le mystère le plus épais de ce radiroman vaguement surréaliste, qui sur le plan du style offre très peu à voir, encore moins à admirer. On retiendra certes quelques idées merveilleusement saugrenues, comme ce train électrique coupant la campagne avec à son bord une bille qui roule, symbolisant le déplacement du héros, ou encore cette automobile silencieuse qui roule à l'énergie solaire et s'immobilise au passage des nuages. Mais ces quelques flashes et traits



SOURCE CRISTAL FILMS

Le Mystère de la chambre jaune, de Bruni Podalydès: la pertinence de cette énième adaptation du roman de Gaston Leroux forme le mystère le plus épais de ce radiroman vaguement surréaliste.

d'esprit ont tôt fait de se dissoudre dans une œuvre languide et télégraphiée — à défaut d'être espigle et spontanée —, qui ronronne son manque d'inspiration pendant deux longues heures que dure son enquête rurale.

Rappelons-en les faits saillants: un mystérieux assassin a tenté de tuer Mathilde Strangerson (Sabine Azéma) alors qu'elle était enfermée dans la chambre jaune attenante au laboratoire où le professeur Strangerson (Michael Lonsdale) et son assistant, le vieux père Jacques (le chanteur Julos Beaucarne, pas doué pour le jeu) font leurs expériences physiques. La chambre était fermée à clé de l'intérieur, les barreaux aux

fenêtres n'ont pas été sciés et, pourtant, le malfrat a pris la fuite sans être vu. Le lendemain, le château est envahi par un juge d'instruction (Claude Rich) et le célèbre inspecteur Larsan (Pierre Arditi), ainsi que par Rouletabille et son photographe Sinclair (excellent Jean-Noël Brouté), qui ont réussi à s'infiltrer sur les lieux à coups de sésames (parmi lesquels: «*Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat*»).

Bruno Podalydès injecte à cette histoire farfelue une ironie qui, par moments, lui fait effleurer la caricature. Il est vrai que, devant des personnages aussi dépourvus de substance et de profondeur, le

cinéaste désireux d'injecter ses observations et de pervertir le sens avait les coudées franches. Or, au-delà de quelques libertés sur la raison (Azéma a passé l'âge de jouer les demoiselles), on s'explique mal la relative sagesse de l'ensemble, comme si à la dernière minute, sur le plateau, Podalydès s'est désisté devant ses propres audaces — dont l'une suggérerait un rapport charnel entre Rouletabille et Sinclair. Pour toutes ces raisons, il peut sembler difficile d'aller au bout de *Mystère de la chambre jaune* sans souhaiter, à un moment ou à un autre, de s'être nous-mêmes trouvés dans la pièce à l'heure où le criminel y est passé.

Là, c'est moi avec Bowie

MAYOR OF THE SUNSET STRIP

Réalisation et scénario: George Hickenlooper. Documentaire, 94 minutes.

SYLVAIN CORMIER

C'aurait pu être un bête *freak-show*, l'histoire narrée sur le mode pathétique d'un être parasitaire. Cirque bizarroïde, le film de George Hickenlooper — à qui l'on doit *Hearts Of Darkness: A Filmmaker's Apocalypse*, brillant «making of» de *Apocalypse Now* de Coppola — l'est cer-

tainement un peu, mais pour la bonne cause: *The Mayor Of The Sunset Strip* est un documentaire d'une rare sensibilité sur la culture pop et le culte de la célébrité, examinés à travers le kaléidoscope d'une vie singulière et extraordinaire, celle d'un curieux petit homme au cœur pur, fan fini de rock'n'roll qui colla aux basques de ses idoles jusqu'à devenir une sorte de mascotte de la scène musicale de Los Angeles, maire honoraire du Sunset Strip, fameux boulevard des rêves perdus d'Hollywood.

Le fan fini en question s'appelle Rodney Bingenheimer. Imaginez un gnome groupie, éternelle frange Beatles sur le front, sorte de mini-Gilligan dont le premier titre de gloire fut d'être la doublure de Davy Jones dans un épisode de l'émission de télé des Monkees, exploit qui rehaussa sa cote jusque-là plutôt nulle et lui révéla sa destinée: graviter autour des étoiles du rock. A force de candeur, de ténacité, pour ne pas dire de compulsion maniaque, manifestant une pureté d'intention carrement irrésistible, le diminutif Rodney parvint à ses fins mieux que quiconque sur le Strip, se ga-

gnant l'affection des plus grandes vedettes du rock, trouvant l'idéale caution en tant que DJ de la station rock alternative KROQ de Los Angeles, emploi qu'il occupa depuis 1976. Le film est son triomphe, immortalisant ses mille et un frotti-frotta avec l'aristocratie rock, mêlant avec finesse et virtuosité les bribes d'entrevue, les retours sur les lieux clés et l'indispensable scrap-book.

Entendez par scrap-book un phénoménal album de famille, constitué de photos et de séquences sur film ou sur vidéo montrant Rodney avec tout le monde, de Nancy Sinatra à Sonny et Cher (qui le considèrent comme «un fils adoptif», dit Cher), de Phil Spector à Brian Wilson, de Hendrix à Lennon, d'Alice Cooper à David Bowie, d'Elvis Costello à Tori Amos, de Debbie Harry (chanteuse de Blondie) à Gwen Stefani (chanteuse de No Doubt), etc. L'effet cumulatif est stupéfiant. Un peu Forrest Gump, un peu Zelig, le gaillard à gabarit d'elfe est par tout, tout le temps, quatre décennies durant, se plaçant systématiquement dans le champ des caméras. Pas ingrat, il utilise autant

qu'il le peut son propre statut de célébrité par association pour révéler de futures stars: c'est lui qui, le premier, joua les Sex Pistols, Nirvana, Oasis et Coldplay, pour ne nommer que ceux-là.

Notez la contrepartie positive: Hickenlooper propose un portrait surtout sympathique de Rodney, le montrant certes dans la solitude de son appartement tapissé de *memorabilia* (l'authentique permis de conduire d'Elvis, entre autres artefacts), mais aussi dans les moments de joie pure de ses «brushes with greatness». Le rock'n'roll, comprend-on, a sauvé Rodney. Et Rodney, en retour, sauve le rock'n'roll. Même ses plus étranges amis, Kim Fowley, l'ultime noceur du L.A. décadent des années 70, ou Isadore Ivy — Spaceman à Large, le vieillissant rockeur obsédé par l'actrice Jennifer Love Hewitt, trouvent grâce devant l'objectif. Oui, c'est l'amicale des Elvis Graton du Sunset Strip, mais sans le mépris de Falardeau pour son personnage. A la fin, on se dit qu'on ne vivrait pas la vie de Rodney Bingenheimer mais que cette vie-là, ni futile ni vaine, aura été fichtrement passionnante.

De rigueur et d'audace



LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC

Directeur artistique et musical: Bernard Labadie

Alcina

Pour la première fois, un opéra de Handel en version concert joué par les Violons du Roy

Karina Gauvin, soprano (Alcina) ■ Krisztina Szabó, mezzo-soprano (Ruggiero) ■ Christine Brandes, soprano (Morgana) ■ Marie-Nicole Lemieux, contralto (Bradamante) ■ Benjamin Butterfield, ténor (Oronte) ■ Shannon Mercer, soprano (Oberto) ■ Nathaniel Watson, baryton (Melisso)

G.F. HANDEL ■ *Alcina*, HWV 34 (version concert)

Mercredi 5 mai 2004 | 19h30 |

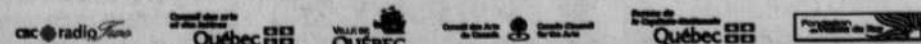
Vendredi 7 mai 2004 | 19h30 | en collaboration avec CBC Radio Two

■ Salle Pollack | Université McGill | 550, rue Sherbrooke Ouest

Admission: (514) 790-1245, 1 800 361-4595 (sans frais)

Concerts ■ Pour tout savoir sur la programmation 2004-2005, demandez notre nouvelle brochure au (418) 692-3026 ou sans frais au 1 877 643-8131.

www.violonsduroy.com



URNOS

2 500 ans avant J.C., des bergers de l'Inde écrivent la musique au lieu d'écrire la parole.

La Nef ose aujourd'hui porter à la scène cette découverte archéologique controversée, qui bouleverse nos conceptions de l'évolution.

Voici en première mondiale les musiques du peuple d'Urnos, leurs instruments, leurs chants, leurs danses, leurs rituels.

Sur scène
Bernard Arcand
Frederike Bedard
Jean-Luc Boudreau
Goffredo Degli Esposti
Claire Gignac
Patrick Graham
Elise Guay
Genevieve Martin

Concepteurs
Martine Beaulne
André Hamel
Guy Laramee
Claire Gignac
Bernard Arcand
Carole Nadeau
Maryse Brievnu
Guy Simard
Genevieve Martin

4 représentations

1^{er} mai 16h.

2 mai 16h et 20h.

3 mai 20h

USINE C

PETITE SALLE, 1345 RUE LALONDE, MONTREAL

billets en vente

Usine C : 521-4493

Admission : 790-1245



CINÉMA

Le retard canadien

Les cérémonies des Oscars, des Césars et des Jutra appartiennent déjà à l'histoire ancienne. C'est donc avec un train de retard que l'Académie canadienne du cinéma et de la télévision déroulera son tapis rouge dimanche pour la 24^e cérémonie de remise des prix Génie récompensant les artisans du cinéma canadien, toutes solitudes confondues.

En l'absence cette année des Atom Egoyan et David Cronenberg, qui d'ordinaire défendent l'honneur des «Canadiens», le cinéma québécois aura les coupés franches, la course étant dominée par *La Grande Séduction* avec 11 nominations et *Les Invasions barbares* avec neuf mises en nomination. *The Snow Walker*, *Owning Mahowny* et *La Face cachée de la lune* ferment la marche dans la catégorie du meilleur film, tandis que *Séraphin* (deux trains de retard pour celui-là) concourt dans six catégories.

Après avoir coiffé ses adversaires dans à peu près tous les concours, il y a fort à parier que le film de Denis Arcand récoltera la plupart des statuettes. Machinalement, j'aurais été tenté d'écrire «des statuettes tant convoitées». Or les prix Génie n'ont jamais été aussi peu convoités, du moins de ce côté-ci de la barrière culturelle.

De fait, les Jutra ont distribué suffisamment de prix aux films d'Arcand et de Pouliot pour que ceux-ci s'estiment gagnants et se repaissent dans leurs petits bonheurs respectifs.

Si bien que, vus d'ici, les Génies donnent cette année l'impression d'une formalité. Vus de là-bas, toutefois, ils pourraient faire l'effet d'une veillée funèbre. Tandis que les artisans du Canada anglais se font serrer la vis par Téléfilm Canada afin que leurs films soient plus «performants» aux guichets, on se les imagine mal applaudir sans arrière-pensée ceux de leur voisin, si «performants», justement.

Le cinéma canadien est présentement en mal de crédibilité et sa diffusion, sur toutes les tribunes, est grandement compromise. Indicateur de ce phénomène: la télédiffusion de la cérémonie ne sera accessible qu'aux spectateurs dûment câblés, CBC ayant choisi cette année de passer le flambeau au groupe CHUM, propriétaire de Bravo et de Musicmax. Une transition qui rappelle celle qui avait fait échouer les Expos de Montréal à RDS. Les hauts cris n'avaient duré qu'un instant, puis les gradins avaient continué à se vider au même rythme. Difficile de ne pas craindre le même phénomène du côté du cinéma canadien.

En 1999, la création des Jutra paraissait peu pertinente dans le contexte où les Génies récompensaient déjà largement le cinéma québécois. Avec la remontée du cinéma québécois dans les sondages, c'est l'inverse qui se produit, et par affection pour les *Marion Bridge*, *Falling Angels* et autres *Luck* qui concou-



Martin Bilodeau

rent dans différentes catégories aux Génies, j'aurais aimé que ces films soient admissibles aux Jutra. Histoire de faire front commun contre le mercantilisme de Téléfilm et l'assaut du cinéma hollywoodien.

Hélas, au Québec, ce premier combat s'est essouffé lorsque le second a été gagné. Si bien que, pour les artisans du cinéma québécois, les Génies n'ont plus qu'une valeur symbolique. L'importe toutefois de rappeler que, pour les artisans canadiens, ils représentent le cautionnement de leurs efforts et leur appartenance à une communauté artistique vivante. J'ai envie de leur souhaiter bonne chance — sachant néanmoins que celle-ci risque peu de leur sourire dimanche soir. Qui sait, peut-être l'an prochain?

En me communiquant les chiffres de *La Passion* selon Gibson, la semaine dernière, Simon Beaudry, président d'Alex Films, me faisait remarquer que les dessins animés et les films fantastiques américains obtiennent presque toujours, au box-office québécois, des scores inférieurs au reste de l'Amérique du Nord. La raison: aux *zétats*, on donne aux personnages principaux de ces films les voix de stars du grand écran, souvent même celles de stars de l'humour.

Récemment, les studios hollywoodiens ont compris que leurs dessins animés, qui cartonnent grâce à la force des stars qui se prêtent au jeu, ont besoin du même «input» en version française. *Exit*, donc, les Claudine Chatel et Alain Zouvi, as du doublage tout acabit, les doublages «made in Québec» suivront désormais la tendance américaine. Après Lise Dion, qui ouvrait le bal en décembre en prêtant sa voix au ruminant de *Blizzard* (en remplacement de Whoopi Goldberg), Patrick Huard doublera Bill Murray dans le rôle-titre de la comédie *Garfield*, à l'affiche le 11 juin. Le distributeur 20th Century Fox mise à ce point sur la célébrité de l'humoriste qu'il publiait cette semaine un communiqué de presse pour annoncer la diffusion en salle de la bande annonce. Celle-ci se débouche depuis hier dans un grand nombre de projecteurs de la Belle Province.

■ Vous pouvez entendre Martin Bilodeau trois fois par semaine dans le cadre du magazine quotidien *Aux arts*, etc. (*midi dix*) de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, animé par Johane Despins.

Cinéma

eXcentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Un voyage diablement séduisant

THE SADDEST MUSIC IN THE WORLD
(LA PLUS TRISTE MUSIQUE DU MONDE)

De Guy Maddin. Avec Mark McKinney, Isabella Guy Maddin, George Tole, Kazuo Ishiguro.
Image: Luc Montpellier.
Montage: David Wharansby.
Canada, 2003, 98 minutes.

MARTIN BILODEAU

Qui devinera, derrière ce titre tristounet et long comme un carême, un des films canadiens les plus audacieux de la dernière décennie? De toute façon, qui, hormis les *happy few*, connaît l'œuvre du Winnipegois Guy Maddin? De *Tales from the Gimli Hospital* à *Twilight of the Ice Nymphs*, en passant par *Archangel* et *Careful*, cet iconoclaste obsessif a fait émerger d'un véritable carré de sable physique et mental des films si résolument singuliers qu'en comparaison, ceux de Peter Greenaway et de Lars Von Trier passent pour classiques et guindés.

The Saddest Music in the World, que TVA films propose en version originale anglaise avec sous-titres français à Ex-Centris (le Cinéma du Parc l'offre en version originale sans sous-titres), se regarde comme une invitation au voyage. Dans le temps (la Dépression), dans l'espace (un Winnipeg réinventé en studio), dans l'imaginaire de l'écrivain Kazuo Ishiguro (dont le roman a inspiré le film), enfin dans la folie de Maddin. Celui-ci croise ici son univers baroque et surréaliste, tissé de contes nocturnes et de mythes stupéfiants, à un carnaval d'influences allant du muet (façon Méliès et Murnau) aux expériences de Kenneth Anger, en passant (narration fataliste oblige) par le film noir des années 30 et 40.

L'intrigue, comme toujours, sert davantage de prétexte à



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Une riche et perverse brasserie de bière amputée des deux jambes promet 25 000 \$ à quiconque lui fera entendre la chanson la plus triste du monde. De tous les coins de la planète, des musiciens débarquent alors à Winnipeg afin de participer à ce concours.

l'exercice qu'elle ne module les fréquences de l'expérience. Résumons-la ainsi: une riche et perverse brasserie de bière amputée des deux jambes (la Isabella Rossellini de *Blue Velvet*, sans rien garder de l'intervalle) promet 25 000 \$ à quiconque lui fera entendre la chanson la plus triste du monde. De tous les coins de la planète, des musiciens débarquent à Winnipeg afin de participer à ce concours dont elle sera la seule juge. Un des concurrents est un ancien amant émigré à New York, qui concourt pour les États-Unis avec sa muse amnésique (Maria de Medeiros). Le père de celui-ci (David Fox) défend les couleurs du drapeau canadien, non sans

vanter les efforts de son autre fils (Ross McMillan), violoncelliste prodige d'une mélancolie à fendre l'âme, qui sous la bannière de la Serbie viendra déverser son spleen dans ce concours truqué où, au terme de chaque manche, le finaliste se voit plongé dans un bassin de bibine.

Démonstration par l'absurde du «contenu canadien» défendu par Patrimoine Canada, illustration grandiloquente de la rivalité canado-américaine et de la vacuité culturelle de l'oncle Sam, *The Saddest Music in the World* possède à la fois la force d'un pamphlet et la splendeur d'une allégorie. Guy Maddin n'apporte son mélo (puisque les codes du genre dominent l'en-

semble) d'une ironie qui n'exclut pas la tendresse, quoique la force plastique du film supplante, comme c'est souvent le cas chez lui, la relative anémie de l'intrigue.

De fait, les trouvailles, chez Maddin, tiennent du choc entre le faux classicisme de la narration et de la plastique d'installation muséale, avec ses images en noir et blanc à gros grains qui donnent l'impression de hanter un téléviseur sans antenne. Le résultat — le vague sentiment d'un film qui tourne sur lui-même — est forcément déstabilisant. Mais pour qui se laisse emporter, avec tous ses sens, dans son mouvement, le voyage est diablement séduisant.

Coup de chapeau

ORDINAIRE OU SUPER-REGARDS SUR MIES VAN DER ROHE

Réalisation: Joseph Hillel et Patrick Demers. Image: François Dutil. Musique: Ramachandra Borcar.
En complément de programme: 913. Réal.: Bertrand Carrière. Image: Carlos Ferrand. Musique: Robert M. Lepage. Documentaires. À Ex-Centris du 30 avril au 6 mai.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Lauréat de la meilleure œuvre canadienne au 22^e Festival international du film sur l'art, *Ordinaire ou super* est coréalisé par Joseph Hillel, fondateur de la maison de production Quatre par Quatre, aux côtés de Patrick Demers. Ce documentaire constitue un coup de chapeau à l'œuvre de Mies van der Rohe, architecte mythique du XX^e siècle. Élevés à New York, à Berlin et à Chicago mais aussi à Montréal, de Westmount Square à une station-service de l'île des Sœurs, ses édifices allient élégance et modernité fonctionnelle.

Le film entremêle les interviews

d'architectes ou de connaisseurs, comme Phyllis Lambert ou Joseph Fujikawa, à des visites guidées de ses œuvres. Mies van der Rohe affectionnait le verre. Ses grandes tours réfléchissant la lumière furent en leur temps une innovation spectaculaire, que les yuppies de Boston adoptaient comme mode de vie, avec fenêtre ouverte sur le monde. L'architecte avait la modestie de ne pas chercher à innover dans la forme ou les matériaux, cherchant plutôt à se fondre dans le rythme de la ville qu'il réfléchissait.

Ce documentaire à la facture plutôt classique laisse une large part à la contemplation, porté par la musique lancinante de Ramachandra Borcar et le survol des bâtiments urbains. Il aide le spectateur à comprendre et à respecter le mariage de l'environnement et de l'architecture selon les vœux de Mies van der Rohe.

La station d'essence à l'île des Sœurs, une des dernières œuvres du grand architecte, ouvre sur un voyage à travers la philosophie de ce visionnaire d'origine allemande mort en 1969, dont les édifices n'ont pas encore vieilli.

913, de Bertrand Carrière, est un film beaucoup plus stylisé que le



SOURCE EX-CENTRIS

Mies van der Rohe, architecte mythique du XX^e siècle.

précédent, avec une dimension poétique et une portée émotionnelle. À la veille du 60^e anniversaire du débarquement de Dieppe, Carrière a commémoré à sa manière la mort des 913 soldats canadiens sur cette plage de Haute-Normandie qui s'est avérée être une souricière sans issue.

Sur le sable, il a posé 913 portraits d'hommes d'aujourd'hui, dont

plusieurs seront renversés par la vague, engloutis à jamais. Les autres photos de l'installation se verront plantées dans un village voisin, devant l'église, accrochant l'œil et l'intérêt des passants. Entre symboles et rappel historique du débarquement raté de 1942, 913 se pose comme une œuvre fragile, émuevante et très belle, sur des images et une musique vraiment inspirées.

Le 9^e Festival du film juif de Montréal

Le cinéma juif dans tous ses états

Plus d'une trentaine de documentaires et de fictions viendront illustrer la diversité des regards et des expériences des cinéastes juifs des quatre coins du monde

ANDRÉ LAVOIE

Événement rassembleur pour la communauté juive de la région où les cinéphiles de tous les horizons peuvent aussi trouver leur compte, le Festival du film juif de Montréal (FFJM) revient pour une neuvième année. Du 6 au 13 mai prochain, plus d'une trentaine de documentaires et de fictions viendront illustrer la diversité des regards et des expériences des cinéastes juifs des quatre coins du monde.

Comme tant d'autres événements de ce genre, le FFJM propose plusieurs productions qui constituent souvent notre seule chance de voir sur grand écran — ou de visionner, tout simplement... — des films qui prennent de moins en moins le chemin des salles commerciales. On pourra découvrir, entre autres, les derniers longs métrages de noms aussi familiers que Margarethe von Trotta (*Rosenstrasse*) ou Michel Deville (*Un monde presque paisible*).

Ça ne sera pas le cas du film d'ouverture, *Broken Wings*, de Nir Bergman, puisqu'il prendra l'affiche dans quelques semaines au Cinéma du Parc. Le cinéaste israélien décait l'existence morne d'une famille d'Haïfa après le décès tragique du

père. Chacun souffre dans son coin et il faudra un autre incident grave pour les sortir de leur torpeur, et surtout les empêcher de s'éloigner davantage. Pour son premier long métrage, Bergman ne craint pas ici la surcharge d'événements mélodramatiques.

Moins larmoyant, *Un monde presque paisible*, de Michel Deville, illustre une période négligée par les cinéastes, celle des lendemains de la Deuxième Guerre mondiale. Les nazis ont certes disparu, mais pas le souvenir des souffrances qu'ils ont infligées à des millions de juifs. Dans le petit atelier d'Albert (Simon Abkarian), un tailleur, sa femme Léa (Zabou Breitman, gracieuse et sensible) et leurs employés tentent d'oublier, de se forger un semblant de normalité, tout en espérant le retour de ceux disparus dans les camps et en fuyant le regard de collaborateurs qui ont par miracle échappé à la justice. Succession d'incidents cocasses ou touchants, mise en scène pointilliste, *Un monde presque paisible* expose l'univers de Deville, déjà bien enraciné dans ses derniers films (*Aux petits bonheurs*, *Les Confessions du docteur Sachs*), un univers où l'humanité des personnages transcende le pessimisme des situations.

Autre film fort du festival dont il faut espérer qu'il sera acquis par un distributeur d'ici, *My Architect: A Son's Journey* de Nathaniel Kahn, en nomination pour l'Oscar du meilleur documentaire en 2003. Ni tout à fait un film biographique sur un célèbre architecte américain, Louis I Kahn, ni totalement une lettre d'amour d'un fils (issu d'une union illégitime) à son père (décédé en 1974), *My Architect*... présente un homme mystérieux qui avait trois familles, une officielle et deux secrètes, vivant dans le mensonge, l'esquive et surtout l'obsession d'une reconnaissance internationale aussi brève que tardive. Le fils témoigne du génie de son père (il ira filmer tous les sites qui ont fait sa réputation, du Salk Institute en Californie au Capital Complex de Dhaka, au Bangladesh), mais questionne aussi de nombreux témoins, dont ses deux demi-sœurs, sur l'être tourmenté qu'était Louis I. Kahn. Une œuvre remarquable, et pas seulement destinée aux férus d'architecture.

L'actualité

Comme à chaque édition, plusieurs documentaires explorent divers sujets d'actualité, de la survie de la communauté juive d'Irlande (*Shalom Ireland*,

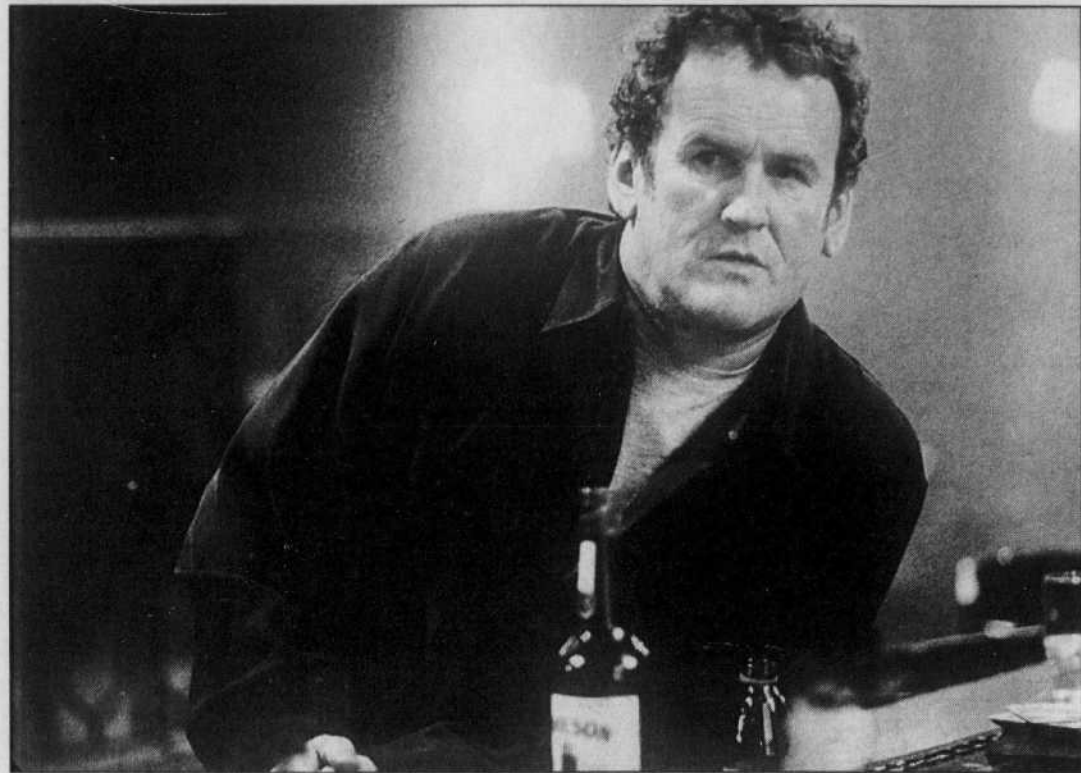
de Valerie Lapin Ganley) à celle d'Afrique du Sud (*Purim Safari*, de Romi Kaplan), en passant par les mélanges culturels (*Khasejah: The Jamaican Jewish Wedding*, de David Stein; *Awake Zion*, de Monica Haim). D'autres traitent, avec courage et à-propos, des relations difficiles entre Juifs et Arabes (*Forget Baghdad*, de Samir Naqqash; *Behind Enemy Lines*, de Dov Gil-Har).

Pour une quatrième année, le Festival du film juif étudiant se greffe à l'événement et propose le visionnement des œuvres d'apprentis réalisateurs ainsi qu'une discussion avec le scénariste Len Blum (*Meatballs*, *Stripes*), originaire de Montréal et travaillant depuis de nombreuses années à Hollywood. Il va sûrement livrer à son jeune auditoire quelques trucs pour survivre dans cette jungle... ou les inviter à revoir à la baisse leurs ambitions américaines.

■ Le 9^e Festival du film juif de Montréal se déroule du 6 au 13 mai au Musée des beaux-arts de Montréal, au Cinéma de l'ONF, à la Cinémathèque québécoise et au Complexe Ex-Centris. Billets en vente à partir du 4 mai. Pour renseignements: (514) 448-5610, (514) 283-4826 ou www.mjff.qc.ca

LE DEVOIR

Cinéma

Une scène de *Intermission*, de John Crowley.

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Les bons, les brutes et les truands

INTERMISSION

Réalisation: John Crowley. Scénario: Mark O'Rowe. Avec Colin Farrell, Shirley Henderson, Kelly Macdonald, Colm Meaney. Image: Ryszard Lenczewski. Montage: Lucia Zucchetti. Musique: John Murphy. Irlande/Royaume-Uni, 2003, 105 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Le premier long métrage de l'Irlandais John Crowley en évoque tant d'autres de ses collègues écossais (*Trainspotting*, de Danny Boyle), anglais (*Love Actually*, de Richard Curtis) et américains (*Short Cuts*, de Robert Altman; *Magnolia*, de Paul Thomas Anderson; *Pulp Fiction*, de Quentin Tarantino) que l'on peut affirmer sans se tromper que le film choral est devenu un genre en soi, une manière plus tout à fait nouvelle d'illustrer le chaos du monde contemporain. A un rythme frénétique, les intrigues et les personnages se télescopent, au propre comme au figuré, pour aboutir dans l'entonnnoir d'une finale souvent consensuelle, question de mettre de l'ordre dans ce désordre narratif et psychologique. Et de rassurer un spectateur abasourdi.

Dans *Intermission*, il faut aussi un peu d'imagination pour se croire à Dublin tant le paysage n'est qu'une succession de décors urbains anonymes baignés d'une lumière faiblante, et ce, même si les accents parfois difficilement décriptables sont là pour nous le rappeler. Justement, alors qu'il fait tout pour le gommer à Hollywood, Colin Farrell n'est pas le seul acteur du film à le revendiquer haut et (très) fort, jouant ici au petit truand sans cervelle et au crâne pratiquement rasé. Même s'il est sans aucun doute le plus connu, son importance apparaît relative en regard de tous les autres personnages qui gravitent autour de lui ou subissent, même de loin, la violence de ses frasques.

Farrell ne représente qu'une des étoiles de cette constellation ouvrière où se côtoient veuves résignées et divorcées frustrées, détectives aux méthodes musclées et gérants de grandes surfaces à la main de fer, jeunes filles désabusées et garçons rêveurs. A cela s'ajoutent, comme si le tableau n'était pas déjà surchargé, un journaliste à la recherche de la réalité, une serveuse au nez fracassé et un gamin dont les mau-

vais coups provoquent les pires catastrophes, dont le dérapage d'un autobus, acculant le chauffeur au chômage. Ces figures tragiques du quotidien semblent frappées par la malédiction de la banalité, croyant pouvoir transformer les choses par la seule force de leurs poings ou en gueulant plus fort que les autres.

Avec ses bagarres et ses brigands aux accents «tartinés», pourvus de manies inimitables et d'étranges habitudes alimentaires, *Intermission* se présente comme une comédie acide au ton pessimiste. Ce qui n'empêche pas John Crowley de tenter, pas toujours avec succès, de doser violence exacerbée et humour burlesque, clichés romantiques (sur fond de musique des années 80...) et sexualité bestiale (avec quelques griffes bien rouges dans le dos d'un des protagonistes). Tous ces personnages, toutes ces situations, dont certaines aux limites du grotesque, représentent autant de tranches de vie appliquées à une mosaïque plus flamboyante que solidement tissée. Les contours et les couleurs, tels qu'établis par le dramaturge Mark O'Rowe dont c'est le premier scénario, arborent parfois des teintes typiquement irlandaises et d'autres de déjà-vu.

Intermission se nourrit de ses excès, ceux que Crowley octroie à ses interprètes comme Colin Farrell, mais aussi Colm Meaney dans la peau d'un enquêteur fou furieux et Cillian Murphy (le héros de *28 Days*) en employé insoumis. Rebelle sans cause et sans une once de jugement, il ignore encore que l'*«intermission»* de sa relation avec Deirdre (Kelly Macdonald) va provoquer des remous semblables, supposément, aux battements d'ailes d'un papillon à l'échelle planétaire, se résumant ici à quelques quartiers modestes de Dublin. Les tornades surgiront dans des pubs miteux, des logements délabrés, des centres commerciaux gigantesques ou quelques espaces verts donnant lieu à des parodies de westerns... filmés en numérique.

Comme par crainte que notre regard se détourne, par envie de démontrer qu'il sait conduire plusieurs récits au milieu des virages imposés par le scénario touffu de Mark O'Rowe, John Crowley fait beaucoup d'efforts pour mélanger les genres, les styles et les acteurs, anglais et irlandais, de toutes les générations, cherchant à nous prouver sa maturité cinématographique. On n'en demandait pas tant.

Pour un âne

L'acteur américain John C. Reilly lâche Lars von Trier en plein tournage

AGENCE FRANCE-PRESSE

Copenhague — L'acteur américain John C. Reilly a abandonné au début du mois d'avril le tournage du réalisateur danois Lars von Trier, *Manderley*, en Suède, car il ne voulait pas accepter qu'un âne soit abattu dans une scène du film, a indiqué le directeur de la société de production danoise Zentropa.

«Je me permets de sourire face à ce problème éthique d'un acteur

alors que l'on abat des centaines de millions d'animaux par jour dans le monde sans que l'on s'en émeuve», a déclaré Peter Aalbak Jensen, de Zentropa, principal producteur du film. «En outre, il s'agit d'un âne condamné à mourir et qui devait de toute façon être tué. Nous lui avons accordé un sursis supplémentaire en le faisant promener dans un film où il meurt dignement conformément à la loi suédoise, et en présence d'un vétérinaire», a-t-il expliqué.

Reilly est connu pour ses rôles dans des films américains comme *Magnolia*, *Chicago* ou *The Hours*. Son remplaçant a joué dans *La Chute du faucon noir* et *Dancer in the Dark*. *Manderley* est le deuxième volet de la trilogie écrite par le cinéaste danois, après *Dogville*, interprété par Nicole Kidman. Tourné depuis le 1^{er} mars à Trollhaettan, en Suède, «il est pratiquement achevé», selon Peter Aalbak Jensen, qui espère qu'il «sera retenu au Festival de Cannes 2005».

Thriller facile sur fond de clonage

GODSEND

Réalisation: Nick Hamm. Scénario: Mark Bomback. Avec Greg Kinnear, Rebecca Romijn-Stamos, Robert de Niro, Cameron Bright, Merwin Mondesir, Sava Drayton. Image: Kramer Morgenstau. Musique: Brian Tyler.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les sujets qui traînent dans l'actualité peuvent tous se voir récupérés par Hollywood, avec une petite morale au bout. Le clonage humain ne pouvait manquer d'inspirer les scénaristes, en leur laissant imaginer une vengeance divine pour les mortels qui s'aventurent en ces zones troubles. Voici donc *Faust* à la sauce moderne; le génie de Goethe en moins.

Nick Hamm est un homme de théâtre et un cinéaste britannique à qui on devait notamment le fort intéressant *The Hole*, huis clos à multiples volets qui avait remporté un important succès d'estime. Avec *Godsend*, il réalise sa première production américaine, laquelle lui a coûté d'évidentes concessions. Sur fond de thriller psychologique, nouant un lien de parenté avec le très populaire *The Sixth Sense* de M. Night Shyamalan mais sans son punch, *Godsend* nous entraîne dans un drame familial avec questionnements éthiques et scénario catastrophe.

Tout commence par le tableau idyllique d'une petite famille: maman (Rebecca Romijn-Stamos), papa (Greg Kinnear) et Adam, petit garçon de huit ans (Cameron Bright). Ils sont beaux et heureux jusqu'à ce qu'un accident coûte la vie de l'enfant, jetant les parents dans un désespoir profond. La figure du diable arbore ici les traits de Robert De Niro en médecin satanique qui tente les parents en leur proposant de cloner le défunt et de leur offrir une seconde vie à l'extérieur de leur milieu. Papa, qui enseigne par ailleurs la biologie génétique, refuse bien entendu, jusqu'à ce qu'il cède aux supplications de son épouse. Mais à l'âge fatidique où le premier Adam a rendu l'âme, son clone développe des comportements inquiétants, communique avec les

morts, devient violent et agressif, alors que la cellule familiale s'effrite à qui mieux mieux. Le diabolique docteur verra sa créature lui échapper sans appel.

Le thriller psychologique se colle aux visions terrifiantes de l'enfant menacé par son double et par une autre personnalité enfantine qu'il porte en lui. Les relations des adultes se fausseront sur ce canevas troublant.

Robert De Niro a à peine besoin de jouer pour imposer sa présence. Ici, il domine la distribution sans définir vraiment son personnage, se contentant d'être celui qui sème le désir et entraîne la débâcle. Rebecca Romijn-Stamos se révèle assez quelconque et peu convaincante dans son rôle de mère éplorée, mais Greg Kinnear, toujours naturel, s'en tire mieux en monsieur Tout-le-monde qui sert de miroir au public. Cela dit, les parents ne sont pas très attachants en définitive, ce qui nuit à

l'histoire. Quant au petit Cameron Bright, son profil apparaît trop banal pour se fixer dans les esprits. Les questionnements éthiques soulevés par le clonage sont assez nébuleux et n'apporteront pas grand-chose au débat moral en cours. De bons effets spéciaux, une musique convenue: on est à Hollywood après tout.

Les segments du film se marient tant bien que mal avec des étapes insuffisamment marquées: *Godsend* commence à être intéressant quand l'horreur est au menu, mais il ne parvient jamais, sur une trame voisine, à fasciner comme *The Sixth Sense*. La montée dramatique est moins forte et les éléments d'effroi apparaissent vite redondants. Quant au dénouement, laissé en plan, il manque de tonus. C'est le cinéaste britannique Nick Hamm, en somme, qui a vendu un peu son âme au diable en acceptant de tourner ce film facile à Hollywood.

Greg Kinnear dans *Godsend*, de Nick Hamm.

SOURCE CHRISTAL FILMS

Un cinéma pour Kaboul

LE MONDE

Dans les années 1980, l'Ariana faisait la fierté de Kaboul. Dans ce vaste et luxueux cinéma-théâtre doté de 650 places, on se rendait comme on va au gala: soigneusement habillé, parfumé et maquillé pour les dames. C'était LE lieu de sortie des Kabouliens, celui où l'on allait voir des films de Truffaut ou de Godard, avant d'achever la soirée dans l'un des restaurants environnants.

Aujourd'hui, la vision des lieux serre le cœur. De son plafond,

troué de toutes parts, des rayons de soleil viennent jouer dans les décombres. On reconnaît le balcon, là devait être des gradins. Détruit par les moudjahidins pendant la guerre civile, le bâtiment est, depuis, resté à l'abandon.

Plus pour longtemps. Les cinéastes Claude Lelouch et Danis Tanovic ont décidé de prendre les choses en main. Soutenus par l'ensemble de la profession, ils ont créé l'association «Un cinéma pour Kaboul», qui se propose de reconstruire l'Ariana. A quand la réouverture? Au beau milieu des ruines de

feu le cinéma, Claude Lelouch, qui, suivi par Alain Brigand, réalisateur de cet émouvant reportage diffusé dans *Contre-courant*, s'est rendu sur place avec Danis Tanovic en mars 2003, pose la question à l'architecte chargé de la tâche, Jean-Marc Lalo. Qui évite, pour l'instant, de lui répondre... Le projet se réalisera, le maire de Kaboul s'en est vu chaleureusement assuré: «Je suis très fier, au nom de tous les cinéastes français et européens, de vous faire cadeau de ce merveilleux cinéma», lui a déclaré Claude Lelouch quand il lui remit les plans.

★★★★★
«Allez vite à la rencontre de Monsieur Ibrahim!»
Daniel Roux, *Journal de Montréal*

★★★★★
«Ce petit traité sur la tolérance vaut le déplacement.»
Luc Perrault, *La Presse*

PETRE BOLDANER OMER HARIR
MONSIEUR IBRAHIM ET LES FLEURS DU CORAN

FRANÇOIS DUPEYRON
DANS UN ROLE
ERIC-SYMBAL SCHULTZ

À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS!

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 1^{er} AU 7 MAI 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages
★★★★★★ **46**

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages
★★★★★★ **74**

dans L'AGENDA culturel

ORDINAIRE DU SUPER

Regardez sur Mies van der Roek

FIFA

À L'AFFICHE!
en version française au

Dès aujourd'hui en v.o. au Centre canadien d'architecture tél.: 514.939.7026

★★★★★
★★★★★
★★★★★
«...un hymne à la lumière qui ravit les yeux autant qu'il enchante l'esprit...»
Le Soleil

«Beau comme un tableau de Vermeer.»
Le Journal de Montréal

CLAIRE BRICH SCOTT BRANSON TIM BIRKINSON
LA JEUNE FILLE À LA PERLE

Présentement à l'affiche!

VERSION FRANÇAISE
QUARTIER LATIN BOUCHERVILLE SHAWINIGAN

VERSION ORIGINALE ANGLAISE LE FORUM 22 2000